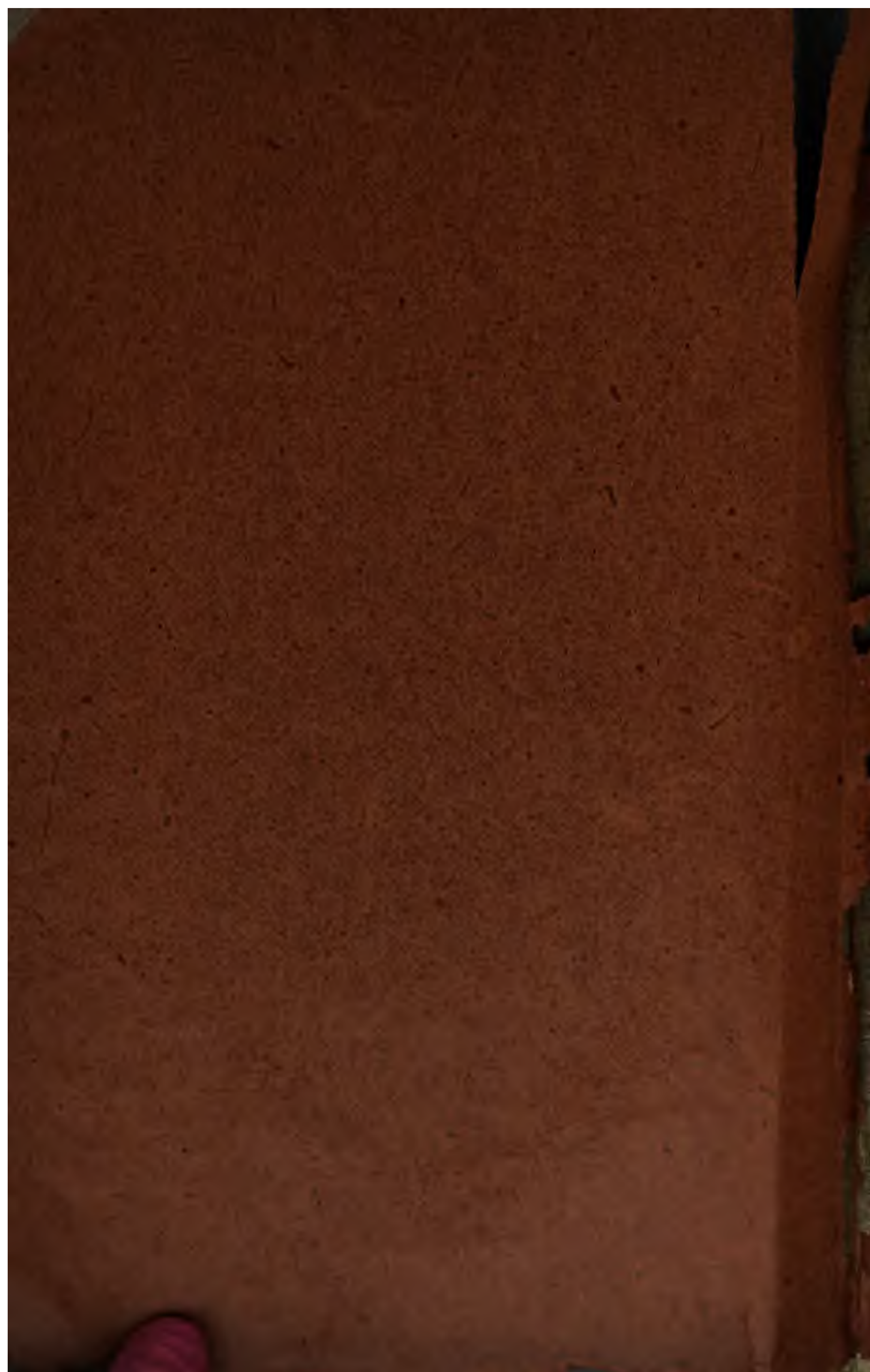


Les auteurs Hindoustanis.
Garcin de Tassy, Joseph



25

LES
AUTEURS HINDOUSTANIS
ET
LEURS OUVRAGES

PAR

M. GARCIN DE TASSY

Membre de l'Institut.



PARIS
IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Cie,
RUE COQ-HÉRON, 5.

1855



LES

AUTEURS HINDOUSTANIS

ET

LEURS OUVRAGES

(Extrait de la *Revue contemporaine*, t. XXII, 86e livraison.)

I. — PRÉLIMINAIRES.

Le sanscrit, langue des anciens Arias, ne fut jamais la langue générale de l'Inde, le pays des sept rivières, *sapta sindhu*, comme le nomment les Védas [1]. Dans les pièces de théâtre, on le met seulement à la bouche des principaux personnages, mais les femmes et les plébéiens parlent des espèces de patois nommés *pracrit* (mal formé), par opposition au *sanscrit* (bien formé) [2]. Le pracrit, qui fut toujours usité à Dehli, ainsi que l'assurent les Indiens [3], et qui s'appelait *bhascha* ou *bhakha*, c'est-à-dire « langage (usuel) », finit par dominer tout à fait le sanscrit, et reçut le nom de « langue indienne (hindi) » ou « hindoustani », qui ne fut jamais donné au sanscrit [4].

[1] C'est-à-dire les *cinq rivières* du Panjab, l'Indus et la Saraswati.
[2] Antérieurement aux drames, les livres des budhistes et les inscriptions d'Asoka sont écrits dans une sorte de pracrit, dialecte populaire du temps.
[3] Préface originale du *Bag o Bahar* et l'*Açar ussanadid*, cité plus loin.
[4] Si ce n'est par les auteurs arabes, qui ont confondu le langage parlé avec le lan-

Dès le commencement du VIII[e] siècle, les musulmans parurent en conquérants dans l'Inde; Mahmud le Gaznévide, surtout, y obtint, vers l'an 1000 de notre ère, des succès éclatants; et, dès lors, le bhakha indien fut modifié dans les villes. Quatre cents ans plus tard, Tamerlan, de race mogole[1], entra dans l'Hindoustan, s'empara de Dehli, et jeta les fondements du puissant empire établi en définitive par Baber, en 1505. Alors la langue indienne (hindi) se satura entièrement de persan, déjà chargé lui-même du nombre illimité des mots arabes que la conquête et la religion y avaient introduits, et l'indien moderne devint, par ce curieux mélange, le confluent du courant japhétique et du courant sémitique, sorte de synthèse philologique tout à fait anormale[2]. Il se forma même un double idiome indo-musulman, une langue d'*oil* et une langue d'*oc* : l'indien du nord, auquel on donna le nom d'*urdu*[3], parce que ce fut dans l'*urdu* (*camp*) *impérial* qu'il prit naissance, et celui du midi ou Décan, qu'on nomma conséquemment dakhnî. Mais le hindi ne se perdit pas: il continua à être usité en caractères dévanagaris, sans mélange de mots persans et arabes, parmi les Hindous qui étaient peu en rapport avec les musulmans, surtout à la campagne. Il y eut ainsi deux idiomes indiens différents et identiques à la fois, doubles et uniques, que parlèrent plus de soixante millions d'hommes[4].

Cette séparation de la langue indienne, nommée plus spécialement hindoustani, c'est-à-dire langue de l'Hindoustan, en idiomes hindi et urdu, a reçu sa consécration par la religion, car on peut dire d'une manière générale que le hindi est le langage des Hindous, et l'urdu celui des musulmans. Cela est si vrai, que les Hindous qui ont écrit en urdu ont imité non-seulement le style musulman, mais encore se sont pénétrés des idées musulmanes, et en lisant leurs poésies on ne s'aperçoit guère qu'ils soient Hindous.

En général, les poésies hindies ont plus de vigueur et d'énergie

gage écrit. J'ai déjà remarqué ailleurs qu'il en est de même pour la langue latine, à laquelle on n'a jamais donné le nom de langue romaine, tandis que cette appellation a été réservée au vieux français, qui se forma au moyen-âge par la simplification du latin enrichi des débris de l'ancienne langue des Gaules.

[1] C'est à cause de cette circonstance que les Indiens ont appelé *Empire Mogol* le grand empire musulman de Dehli, et que nous en nommons le souverain le *Grand Mogol*. Au surplus, on donne dans l'Inde le nom de *Mogols* à tous les musulmans venus du Nord, qu'ils soient Persans ou Tartares d'origine.

[2] Ce que je dis ici se rapporte à l'arabe, car les mots proprement persans rentrent dans la famille indienne.

[3] Pour *zaban-i urdu*, « langue de camp », ainsi qu'on le verra plus loin.

[4] On a dit même quatre-vingts millions. Voyez mon discours d'ouverture de 1851. L'honorable sir Erskine Perry, président de la Société asiatique de Bombay, a donné, dans le numéro de janvier 1853 du journal de cette Société, un article intéressant sur la distribution géographique des principales langues de l'Inde, lequel est accompagné d'une carte qui la montre aux yeux.

que les poésies urdues et dakhnies. Elles ressemblent aux anciennes poésies arabes, qui se distinguent par les mêmes qualités, et on peut appliquer aux unes et aux autres ce que Thompson a dit de la beauté (*loveliness*) :

> Needs not the foreign aid of ornament,
> But is when unadorn'd adorn'd the most [1].

Pendant longtemps les Hindous continuèrent à écrire leurs compositions littéraires en sanscrit et les musulmans en persan, et on n'écrivait dans les idiomes usuels que des chants populaires; mais peu à peu des ouvrages remarquables fixèrent les dialectes indiens, qui ont aujourd'hui, ainsi que l'a dit avec juste raison l'éminent indianiste Wilson, une littérature qui leur est propre et qui offre un grand intérêt[2].

Voici ce que Saïyid Ahmad, écrivain contemporain, dit au sujet de l'urdu dans son *Açar ussanadid*, sous le titre d'*Eclaircissements sur la langue urdue* [3].

« Dans le royaume des Hindous, on parlait, on lisait et on écrivait la langue hindie. Lorsqu'en l'année 587 de l'hégire, 1191 de Jésus-Christ, et 1248 de Bikrmajit, l'empire des musulmans s'établit à Dehli, on tint en persan les écritures de l'administration royale; mais la langue des rayas resta (à peu près) la même. Jusqu'en l'année 894 de l'hégire, 1488 de Jésus-Christ, le persan ne fut usité que pour les écritures de l'administration royale et ne s'introduisit pas parmi le peuple. Peu de temps après, pendant le règne du sultan Sikandar Lodi, les kayaths [4], qui étaient généralement chargés des affaires de l'Etat et de la tenue des registres, se mirent, les premiers d'entre les Hindous, à écrire en persan; puis, peu à peu, d'autres catégories de personnes les imitèrent, et ainsi l'usage du persan se répandit parmi les Hindous.

» Jusqu'au temps de Baber et de Jahanguir, le hindi (qui était toujours la langue parlée) n'éprouva aucun changement. Les musulmans s'exprimaient en persan, et les Hindous en hindi. Dans le temps des rois Khilji (au XIII[e] siècle de l'ère chrétienne), l'émir Khusrau commença à mêler au persan des mots indiens, et écrivit en ce style des *pahêlis*, des *mukris* et des *nisbats* [5], avec beaucoup

[1] *The Seasons, Autumn.*
[2] J'ai pris ces mots pour épigraphe de mon *Histoire de la littérature hin stani.*
[3] P. 104, chap. III.
[4] On nomme ainsi en hindoustani les kayastha des livres sanscrits, c'est-à membres de la sous-caste des écrivains, dont l'écriture nagari cursive est d'après leur nom, *kaïthi-nagari.*
[5] Ces mots sont expliqués plus loin.

de mots bhakhas ou hindis. Enfin, ce mélange se propagea peu à peu, mais il ne constitua pas encore une langue particulière.

» Lorsque le sultan Schah Jahan fonda, en 1056 (1648), la ville de Schah Jahan (*Schah Jahan abad*, la nouvelle Dehli), il y eut un grand concours de gens venus de toutes les provinces de l'Inde. Ce fut alors que le hindi et le persan s'amalgamèrent, et qu'à cause de l'emploi fréquent de quelques mots persans et de beaucoup de mots indiens, il s'y introduisit des changements et des altérations. Le fait est que dans l'armée royale et dans le grand camp de Dehli (nommé *urdu mu'alla*)[1], il se forma, par l'effet du mélange des idiomes, une nouvelle langue qui, par cette raison, fut nommée *zaban-i urdu* (la langue de l'urdu) ; et puis, à cause de l'emploi fréquent de cette expression, le mot de *langue* (zaban) ayant été retranché, on appela cette langue *urdu*. Peu à peu, la langue urdue se perfectionna et s'embellit au point que, vers l'an 1100 de l'hégire (1688), c'est-à-dire sous le règne d'Aurangzeb Alamguir, on se mit à écrire de véritables vers urdus.

» Quoiqu'on croie généralement que Wali a été le premier à faire des vers dans cette langue[2], toutefois on voit par ses poésies mêmes qu'on en a écrit avant lui. A la vérité, on faisait, dans ce temps-là, les vers avec incurie et négligence. Mais la poésie urdue fut de jour en jour en progrès, et enfin Mir et Sauda la firent parvenir à la perfection. »

Avant cette dernière époque cependant, Hâtim dit, dans la préface de son *Diwan zada*, qu'il rédigea vers 1750 : « J'ai adopté, pour écrire, la langue de toutes les provinces de l'Inde, c'est-à-dire l'*hindoui*[3], qu'on appelle *bhakha*, parce qu'il est compris par le vulgaire et, en même temps, agréable aux gens distingués. » En effet, tout ce que dit Saïyid Ahmad n'est pas, à beaucoup près, d'une rigoureuse exactitude. On trouve rarement, il est vrai, cette qualité chez les Orientaux, qui ont trop d'imagination pour étudier une question sous toutes ses faces.

Saïyid Ahmad dit d'abord que depuis la conquête musulmane, en 1191, jusqu'en 1648, il ne s'introduisit aucun changement dans le

[1] *Urdu mu'alla* signifie « le grand camp » ; mais dans l'espèce on donne à ces mots le sens de « grand marché ». Les écrivains origiuaux disent en effet que ce fut dans ce marché que, par suite des rapports des soldats musulmans avec les Indiens, le mélange linguistique dont il s'agit commença surtout d'avoir lieu.

[2] C'est à cela que Mir fait allusion dans la préface de son *Nikat usschu'ara*, lorsqu'il dit : *Rekhta az Dakhan ast* « le rekhta tire son origine du Décan ».

[3] Ce mot est employé ici comme synonyme de *hindi*, signifiant la langue indienne en général. Proprement l'hindouï est l'ancien bhakha indien sans mélange d'arabe ni de persan, et écrit en caractères dévanagaris ; le hindi est le dialecte hindou plus moderne.

langage des Indiens. Or, Mir Amman[1] dit au contraire : « Lorsque Akbar monta sur le trône (en 1556), il vint à sa cour des gens de tous les pays, attirés par sa bonté, sa justice et sa libéralité. Quoiqu'ils eussent tous un langage différent, cependant ils entretenaient ensemble des relations de commerce et d'agrément. Ce fut de ce mélange que naquit la langue urdue. »

Il y a plus : avant la fin du XIe siècle, peut-être dès l'an 1080 de Jésus-Christ, Maç'oud ben Selman écrivit un diwan en vers rekhtas, expression par laquelle on entend, comme l'explique Saïyid Ahmad lui-même, le hindi mêlé de mots persans, c'est-à-dire l'urdu. En outre, plusieurs biographes originaux attribuent à Saadi des vers rekhtas qu'il a dû écrire dans le Décan, de 1150 à 1180[2]. Kamal appelle même, dans son diwan, Saadi l'inventeur de la langue rekhta, *mujid zaban-i rekhta*. Mais il faut sous-entendre « dans le Midi ou Décan » pour que la proposition puisse être complétement juste, puisque cent ans auparavant Maç'oud avait écrit en rekhta.

Postérieurement, il semble que ce fut encore dans le Midi et, par conséquent, dans le dialecte spécialement appelé *dakhni*, qu'on écrivit surtout des poésies rekhtas, dont la vogue détermina les poètes du Nord, qui, jusque-là, écrivaient généralement en persan, à adopter pour leurs poésies la langue usuelle. Nous trouvons, en effet, dans le XVIe siècle, plusieurs poètes dakhnis distingués, tels que les rois de Golconde Culi Cutb Schah, Abd ullah Cutb Schah et Abu'lhaçan, surnommé poétiquement Tana ; Afzal, Wali, Awari, Gauwaci, Rasmi et plusieurs autres, tandis que ce n'est guère que dans le XVIIIe siècle qu'il y a eu dans le Nord des poètes qui ont acquis de la célébrité. Hâtim, qui vivait à la fin du XVIIe siècle, est peut-être le premier poète de Dehli qui ait écrit en véritable urdu, et il avoue que ce ne fut que lorsque le diwan de Wali fut parvenu à Dehli qu'il se décida à écrire dans la langue usuelle, et qu'il fut suivi dans cette voie par d'autres poètes.

Dès 1828, l'indication d'une biographie originale, dans la grammaire du célèbre Gilchrist, qui est le fondateur de l'étude de l'hindoustani chez les Anglais, attira mon attention sur l'histoire littéraire de cette langue. A force de recherches, je pus me procurer sept différents ouvrages originaux de biographie, et, malgré l'insuffisance des matériaux, je fis paraître, en 1839, une « Histoire de la littérature hind

[1] Préface du *Bag o Bahar*.

[2] Il est dit dans les biographies originales que Saadi vécut cent
né en 1193 et mort en 1296, et qu'il passa trente ans à é
voyager et trente ans dans la retraite. Or, en ajoutant les
enfance aux trente années d'études, nous avons quarante-troi
1150 à 1180 qu'il a voyagé et qu'il a dû écrire les vers rekhtas

et hindoustani, » travail bien imparfait, à la vérité, mais le premier qui ait été tenté en ce genre, ce qui lui a valu l'honneur d'être traduit en hindoustani même, et de réveiller le zèle des savants orientalistes anglais sur le même objet. Leurs recherches, jointes à celles que j'ai faites depuis ce temps, ont eu pour résultat la connaissance de quinze nouvelles biographies originales, dont j'ai pu consulter dix directement et cinq indirectement, et, sur les dix premières, deux n'ont été consultées que par moi seul. Il y en a un nombre bien plus grand, car j'ai trouvé l'indication de dix-huit autres biographies citées par des écrivains originaux ; beaucoup d'autres, sans doute, me sont tout à fait inconnues, et, dans ce compte, je ne fais pas entrer les anthologies proprement dites.

On conçoit aisément combien de matériaux nouveaux j'aurais actuellement à exploiter pour une nouvelle édition de cette histoire. Je me bornerai aujourd'hui à indiquer sommairement ce que la biographie et la bibliographie ont à recueillir de ces ouvrages originaux.

II. — BIOGRAPHIES HINDOUSTANIES ORIGINALES.

Les Persans, et, à leur imitation, les musulmans de l'Inde, aiment beaucoup les biographies, surtout les biographies contemporaines, où il ne manque, comme chez nous, que la date de la mort. Mais, au lieu d'être des spéculations de commerce, elles forment une branche importante de la littérature. Elles donnent, en effet, à celui qui les rédige l'occasion de déployer son éloquence dans les hyperboles dont il grossit l'éloge des poëtes célèbres ou amis, et d'y faire preuve de bon goût dans le choix des vers qu'il cite. En effet, ces biographies, qu'on nomme *tazkira*, « mémorial », sont des espèces d'anthologies où la vie des auteurs se réduit à de pompeux éloges délayés quelquefois en plusieurs pages emphatiques de :

Words of gigantic bulk and uncouth sound [1];

tandis que le plus souvent on n'y indique que le nom de l'écrivain. Dans le premier cas, dix, vingt, trente pages d'extraits suivent les éloges; dans le second, deux ou trois vers et quelquefois un seul.

[1] Gifford.

C'est aussi une manière indirecte de se faire connaître au public, car les auteurs de ces tazkiras ont toujours soin de glisser leur nom au milieu des écrivains qu'ils signalent. Le plus souvent, ils s'étendent complaisamment sur ce qui les concerne. Ils écrivent alors une véritable biographie telle qu'il serait à désirer qu'ils le fissent pour les autres écrivains, et ils ne manquent pas d'y joindre de nombreuses pièces de poésie de leur façon. Ainsi, tandis qu'en Europe, dans les biographies des hommes plus ou moins célèbres, on s'attache minutieusement à révéler des détails qui souvent n'intéressent personne, on néglige généralement toute particularité dans les tazkiras indiens. On n'y trouve même aucune indication précise. On y appelle poètes anciens les poètes qui ont précédé le temps de l'écrivain ; poètes modernes ses contemporains. Il n'y a presque pas de dates, surtout pas de date de naissance, car les Orientaux n'ont pas d'état civil et ne savent généralement pas leur âge. On est souvent réduit à conjecturer, par le style des citations, le siècle dans lequel le poète a écrit, ce qui est souvent impossible, à cause des altérations que les copistes font subir aux textes.

Toutefois, les auteurs de ces ouvrages cherchent à les grossir de noms de poètes fort insignifiants et quelquefois inconnus, absolument comme nos entrepreneurs de biographies qui, pour augmenter le nombre de leurs volumes, vont déterrer les noms les plus obscurs. Ainsi ces biographies ne sont pas des modèles de critique. Il y a souvent confusion entre des poètes qui ont, par hasard, le même nom et le même surnom, et il est très difficile de déterminer s'il y a double emploi, à cause du manque de détails. C'est néanmoins, on le voit, un genre particulier de composition qui a son intérêt et qui peut avoir son mérite, et il n'est pas étonnant qu'il ait été cultivé par un bon nombre d'écrivains. Incidemment, ces tazkiras nous apprennent beaucoup de choses utiles à l'histoire littéraire de l'Inde. Ainsi, nous y voyons que les Indiens ont des réunions poétiques ou littéraires nommées *mu'aschara*, sortes d'académies fondées dans le but spécial de cultiver la poésie urdue, et où les beaux esprits s'évertuent à composer des vers *ex tempore*, ou à réciter ceux qu'ils ont préparés à l'avance. Ces réunions, qui ont lieu dans les principales villes de l'Inde, se composent de quinze à vingt personnages fort lettrés et appartenant généralement aux meilleures familles du pays. Le maulawi Karim uddin, dont j'aurai l'occasion de parler encore, publiait dernièrement à Dehli les improvisations et les lectures de ces séances dans un journal spécial intitulé : *Gul-i ra'na*, « la Rose vermeille ». Il y a aussi des réunions où des conteurs amusent les assistants par leurs récits. On distinguait à Dehli, parmi ces conteurs, il y a quelques années, Mirza Haçan, qu'on a engagé à

écrire quelques-unes des légendes nationales qu'il raconte si bien [1].

Dans les tazkiras, on a généralement suivi l'ordre alphabétique des *takhallus* ou surnoms poétiques : quelquefois cependant on a suivi un autre arrangement.

Les tazkiras hindoustanis sont généralement écrits en persan, parce que, jusqu'en ces derniers temps, les ouvrages didactiques étaient écrits dans la langue savante de l'Inde musulmane, comme autrefois chez nous dans la langue de Rome, lorsque Dubois (Sylvius) écrivait en latin sa grammaire française, et Pétrarque des notes latines à ses admirables poésies italiennes. Ainsi, des vingt-deux tazkiras dont j'ai pu me servir, six seulement sont écrits en urdu.

Pour donner une idée du genre extrême que je viens de signaler dans les articles biographiques des tazkiras indiens, de leurs qualités et de leurs défauts, qui les surpassent, je vais donner la traduction littérale de deux articles, d'un grand et d'un petit, extraits l'un et l'autre d'un tazkira écrit en hindoustani par Lutf (Mirza Ali Khan), et intitulé : *Gulschan-i Hind*, « le Jardin de l'Inde ».

Voici d'abord le petit article, qui, malgré sa brièveté, roule sur Hâtim, poète célèbre que je viens de citer, et sur lequel d'autres biographes donnent plus de détails.

« Hâtim (de surnom) de Dehli fut célèbre parmi les écrivains rekhtas de cette ville. Il fut le contemporain de Schah Najm uddin Abru et de Mirza Rafi Sauda. C'était un poète éloquent, et il est auteur de deux diwans : un dans lequel il a employé beaucoup d'expressions difficiles à comprendre [2], et l'autre qu'il a écrit à la moderne. Ce poète réunit ainsi en sa personne la manière des modernes et celle des anciens. »

(Suit une citation de vingt vers extraits des poésies de Hâtim, et dont j'ai donné ailleurs un échantillon).

Voici le second article, qui a pour sujet un roi poète, c'est à savoir Abu'lhaçan, roi de Golconde, qui monta sur le trône en 1080 (1672-73), et qui, à la prise de la ville de Golconde par Aurangzeb, en 1690, fut retenu par ce dernier en prison et y mourut en 1704. De même que son prédécesseur, Abd Allah Cutb Schah, il ne se contenta pas de cultiver la littérature hindoustanie sous le takhallus de Tana ou Tana Schah (le roi Tana), mais il en fut le patron, et on cite entre autres un de ses officiers, Mirza (Abu'lcacim), parmi les poètes hindoustanis les plus distingués de cette époque dans le Décan.

[1] Rapport des six premiers mois de 1845, du secrétaire de la Société « for the promotion of vernacular education », par le docteur Sprenger.

[2] *Ibham*, « obscurité ». On entend par là le style ancien, lequel était très-recherché et plein de mots arabes et persans. Il en a été parlé dans la citation de Saïyid Ahmad.

« Tana Schah est le nom insigne et l'appellation honorable de ce roi, ami du plaisir, Abu'lhaçan Schah. Il était du nombre des sultans célèbres et des potentats de haute dignité du Décan. Quoique la renommée des plaisirs et des joies de ce personnage bon vivant, et la célébrité de ses récréations et de ses divertissements soient connues jusqu'à la lune et au poisson [1], toutefois, il me paraît nécessaire d'écrire quelque peu les circonstances de la vie de cet ornement du trône du palais de la gaieté et de la pleine satisfaction.

» Aux jours où Alamguir [2], qui habite l'immortalité, renversa les Adil Schahis et les Nizam Schahis [3], et s'empara de la province (souba) du Décan, après beaucoup de perturbations, Abu'lhaçan Tana Schah fut détenu prisonnier. La capricieuse fortune se tourna ainsi contre lui et lui montra tout autre chose que le plaisir et les divertissements. La joie de la nuit fut troublée, et, au lieu de la réunion des viveurs qui l'entourait auparavant, il n'eut que le cercle du deuil. Toutefois, Tana se soumit à la dureté de la position que lui avait faite Alamguir. Il lui envoya dire cependant, avec de vives instances relativement à l'usage de la pipe : « Je l'aime beaucoup : si on veut me laisser fumer, ce sera l'essence de la faveur. »

» Comme ce padschah (Tana) était ami du plaisir et restait plongé dans l'ivresse de la bonne chère pendant les huit pahar [4], le hucca (pipe) ne s'éloignait pas un instant de sa bouche ; et il avait l'habitude après avoir fumé chaque pipe d'en rafraîchir le fourneau par une fiole d'eau de rose [5], puis son *hucca bardar* (domestique chargé du soin de la pipe) trempait le tabac dans une fiole d'eau de saule [6]. Adonné qu'il était à cette jouissance, il dormait peu pendant la nuit, et il consumait, entre la nuit et le jour, des centaines de fioles d'excellente eau de rose et d'essence d'eau de saule. Ces circonstances étaient connues à Alamguir dans tous leurs détails. Alors le padschah (Tana) envoya demander humblement qu'on lui accordât au moins seize fioles d'eau de rose et huit d'eau de saule (par jour). Conformément à l'ordre élevé, il arriva cette réponse, après quelques jours, de la part du gouvernement sublime : « O Dieu ! le » hucca ne quitte pas ta bouche pendant les huit pahar, et, à cause

[1] Expression métaphorique qui signifie jusqu'aux extrémités du monde, en haut et en bas.

[2] C'est-à-dire « conquérant du monde », surnom du sultan mogol plus connu sous celui d'Aurangzeb.

[3] C'est-à-dire les rois de ces dynasties.

[4] C'est-à-dire « jour et nuit », le pahar étant la division par quart du jour et de la nuit.

[5] Les Indiens font passer à travers de l'eau fraîche la fumée pour la rafraîchir. Il paraît que Tana employait au lieu d'eau ordinaire de l'eau de rose.

[6] Sur cette eau, voyez ma note dans *les Oiseaux et les Fleurs*, p. [illegible]

» de la jalousie excitée par la vapeur qui se répand du lieu de ta » réunion, la fumée de l'envie dit au ciel trompeur qu'au-dessous du » firmament, qui se joue des mortels, celui-ci fume huit huccas de ta- » bac par jour et autant par nuit, et qu'ayant avalé des bouffées de » poison, il vit dans un accablement fâcheux.»

« Sur ces entrefaites, quelques jours après, Alamguir dit : « C'est » une grande dépense que d'employer seize fioles d'eau de rose et » d'eau de saule par jour pour le hucca. Toutefois, comme la loi » permet de fumer du tabac, et qu'on est excusé d'une prescription » pénible [1], nous enverrons chaque jour de mon palais huit fioles. »

» En conséquence, Tana se borna à récréer son cœur par quatre huccas pleins, rafraîchis après chaque dose par une fiole.

» Aurangzeb ayant appris ce qui se passait, lui retrancha quatre fioles, contrairement à ce qu'il avait dit. Alors Tana ne demanda que deux huccas pleins à son *hucca bardar*. Après quelques jours, comme on diminua encore de deux fioles sa ration, il ne demanda plus qu'un hucca plein pendant le jour et un autre pendant la nuit. Enfin, un jour, on ne lui apporta pas même les deux fioles ; dès lors il ne voulut plus fumer. Après trois jours, son hucca bardar lui dit : « Le dévoué a pu économiser, par la faveur de l'asile du monde » (Aurangzeb), de quoi fournir à Votre Majesté, outre la dépense de » la coupe, à fumer dix pipes pleines pendant nombre d'années. Il » espère que Votre Majesté voudra bien lui donner l'ordre de pré- » parer la salle pour fumer le tabac, afin que le scion de la fidélité » soit planté dans la terre de l'honneur. » Tana répondit : « Sa Majesté » élevée (Aurangzeb) se préoccupe beaucoup des prescriptions de » la loi, quoiqu'il ait creusé la mosquée (de la Mecque), et qu'il » s'en soit approprié le trésor. S'il apprend cela, il voudra que tu » lui remettes en cautionnement le capital de la dépense que tu » ferais pour mon hucca. » Alors le hucca bardar, ayant mis la main sur sa tête, se mit à pleurer.

» Depuis ce jour, Tana ne fuma plus tant qu'il resta prisonnier, et jusqu'à ce qu'il passa de cette habitation périssable à l'honneur du séjour éternel. O Dieu! si on regardait les choses avec l'œil de la certitude, on se convaincrait que le monde est à la fois un séjour de peine et une maison d'avertissement.

» *Vers.* — Où sont les heureux Khosroës et Jamsched ? Où est Cubad, où sont Alexandre et Darius ? Où est Caïcâus? En contemplant avec les deux yeux de l'observation ces personnages qui étaient enivrés par leur haut rang, on ne pourra que déplorer et plaindre leur sort.

[1] Les musulmans sévères s'abstiennent de tout luxe dans les vêtements et de toute délicatesse dans la nourriture. Ils se privent de café et de tabac, et surtout des raffinements que se permettait Tana Schah.

» Puisque l'intelligence du gouvernement, pour la conquête et la possession des royaumes, est parfaitement possédée par les rois de race illustre, ce pauvre (l'auteur), du coin qu'il habite, peut-il s'immiscer dans ces affaires ? Toutefois, quelques sages disent qu'Aurangzeb, qui traita si durement les souverains du Décan, malgré leurs réclamations, et qui avait fait creuser la mosquée de la Mecque (pour en enlever le trésor), a pris sur son cou une action blâmable. Dieu sait quelle rétribution est réservée à cet acte. Le fait est qu'on peut ajouter encore qu'avant de conquérir le Décan, les impôts et les contributions arrivaient à Aurangzeb de cette contrée, et il était appelé *Roi des rois* (schahin schah) de l'Hindoustan. Toutefois, l'argent provenant de cette vexation (qu'il fit éprouver à Tana) lui parut énorme, et il semble que par cette mesure, qu'il crut de bonne administration, il ait voulu s'élever en dignité.

« *Vers.* — Les rois sont instruits des difficultés de l'empire. Toi, pauvre malheureux, du coin où tu es assis, n'aie pas la prétention de rien dire de bien.

» Bref, on attribue au schah élevé Abu'lhaçan Tana Schah, ce *matla'* [1], et, à cause du langage du Décan et de la facture antique qu'on y remarque, feu Ali Ibrahim Khan [2], qui l'avait entendu réciter, l'avait retenu. Voici ce vers :

« A quelle porte irai-je dire (ma peine)? Où pourrai-je aller? Adressons-nous à mon propre cœur, qu'il soit pour moi mon *mihrab* [3].

« Si mes amis me disent seulement une parole, ce sera pour moi comme un frais pavillon dans la saison d'été. »

Quoiqu'il y ait plus de poëmes de longue haleine dans le dialecte hindoustani du midi ou dakhni qu'en celui du nord ou urdu, dans lequel on a plutôt écrit des gazals, des cacidas et de courts masnawis, souvent réunis en diwans; toutefois, ce dernier dialecte a toujours conservé une sorte de supériorité sur l'autre, parce qu'on l'écrit plus régulièrement; et ainsi tous les tazkiras dont je parle roulent spécialement sur les poëtes urdus, et ne parlent que subsidiairement, pour ainsi dire, des poëtes du Décan. Ce que dit Mir, dans la préface de son *Nikât uschschu'arâ*, vient à l'appui de mon assertion :

« Quoique le rekhta, dit-il, ait son origine dans le Décan [4], toute-

[1] C'est ainsi qu'on nomme le premier vers d'un poëme.
[2] Le biographe auteur du *Gulzar-i Ibrahim.*
[3] Niche vers laquelle on se tourne pour prier dans les mosquées.
[4] Voyez ce qui a été dit plus haut à ce sujet.

fois, comme ce pays n'a pas produit des poètes bien distingués[1], je n'ai pas dû commencer par mentionner les noms de ces poètes, mais je ne veux pas cependant les négliger entièrement, et j'en mentionnerai quelques-uns. »

Il y a des biographies spéciales des écrivains hindis : on les nomme *Kab mâla* « Rosaires des poètes », mais celles qui sont parvenues à ma connaissance sont peu nombreuses.

III. — ÉCRIVAINS MENTIONNÉS DANS LES BIOGRAPHIES ORIGINALES.

Le nombre des poètes mentionnés dans les tazkiras et autres ouvrages auxquels j'ai pu avoir accès, soit immédiatement, soit médiatement, est d'environ deux mille deux cents, desquels je n'ai guère mentionné que sept cents dans mon « Histoire de la littérature hindouï et hindoustani ». Mais il ne faut pas croire que tous ces écrivains soient précisément des poètes. On les classe sous cette dénomination, parce que tous les auteurs indiens, même ceux qui ont écrit sur les sciences exactes, sur la jurisprudence et sur la théologie, ont toujours écrit quelques vers, et peuvent ainsi être appelés poètes, et que d'ailleurs cette dernière appellation est une expression vague pour signifier auteur, comme on l'emploie quelquefois vulgairement en Europe dans le même sens.

Ainsi par *poète* il faut entendre *auteur*, et quoique les tazkiras originaux soient surtout des biographies anthologiques des poètes, ils contiennent aussi des documents (plus rares, il est vrai) sur des auteurs qu'on peut difficilement classer parmi les poètes, et donnent l'indication d'ouvrages en prose de différents genres.

Il est vrai que la poésie domine toute la littérature orientale, et spécialement celle de l'Inde, et je ne parle pas seulement ici de la versification, qui n'offre qu'une combinaison systématique des mots, mais je veux parler des pensées harmonieusement exprimées, qui sont comme l'essence de la civilisation et qui nous la font connaître mieux encore peut-être que l'histoire.

Les ouvrages hindoustanis en prose peuvent d'ailleurs rentrer en partie dans la poésie, car on y distingue, comme dans les autres langues de l'Orient musulman, trois espèces de *prose*[2], dont une seule

[1] A la lettre : « Bien ficelé, » *marbut*.

[2] Dans les langues de l'Orient musulman, on nomme la prose *nasr*, à la lettre, « épanchement, dispersion », en contraste avec la poésie, qu'on nomme *nazm*, « resserrement, arrangement ».

est ce que nous entendons par ce mot. En effet, la première, appelée *murajjaz*, a le rhythme sans la rime; la seconde, nommée *muçajja'*, a la rime sans la mesure; et enfin la troisième, qui porte le nom de *'âri*, « nue », n'a ni rime ni mesure[1].

Un assez grand nombre de poètes hindoustanis ont aussi écrit des poésies persanes, comme autrefois on faisait chez nous des vers latins aussi bien que des vers français, et à Rome, des vers grecs en même temps que des vers latins, ce qui faisait nommer ceux qui écrivaient dans les deux langues classiques *utriusque linguæ scriptores.* L'usage indien dont je parle en a fait naître un autre qui le constate. C'est que les auteurs qui se piquent de cette facilité de composition prennent alors deux différents surnoms poétiques ou *takhallus*, selon qu'ils écrivent en hindoustani ou en persan : ainsi Wajih uddin se nomme Wajih, et Barin; et Muhammad Khan, Walih et Saqib, selon que ces poëtes ont écrit en hindoustani ou en persan.

Essayons d'établir des catégories parmi ce nombre considérable d'écrivains. La première distinction à établir, celle qui semble la plus naturelle, c'est de les séparer en Hindous et en musulmans, en faisant observer toutefois que presque aucun musulman n'a écrit dans le dialecte hindouï ou hindi, tandis que nombre d'Hindous ont écrit en urdu et même en dakhni, de même qu'ils ont écrit plus anciennement en persan, ainsi que Saïyid Ahmad l'a dit dans l'extrait que j'ai donné plus haut de son *Açar ussanadid.* Mais tandis que sur les deux mille deux cents écrivains indiens dont j'ai parlé, on compte plus de dix-huit cents écrivains musulmans, on ne compte pas quatre cents écrivains hindous, et ce ne sont encore qu'environ cent cinquante de ces derniers qui ont écrit en hindi. A la vérité, nous sommes loin de connaître tous les écrivains qui font partie de cette catégorie, car nous manquons de tazkiras pour les poëtes hindis, et ainsi un grand nombre nous sont inconnus, tandis qu'il n'en est pas de même des écrivains urdus, dont les biographies originales ont eu soin de citer au moins les noms. Ce sont surtout les habitants du Panjab, du Kachmyr, du Rajpoutana et des pays classiques des provinces nord-ouest (ainsi nommées par rapport à Calcutta, le siége du gouvernement anglais), Dehli, Agra, Braj et Bénarès, qui ont écrit en hindi.

Quant aux poëtes dakhnis positivement désignés comme tels, il n'y en a pas cent cinquante; ainsi la plus grande partie des poëtes dont je parle ont écrit dans le véritable dialecte
est considéré comme l'hindoustani le plus pur.

[1] Voyez là-dessus des détails dans ma *Rhét. des nat. m*

Si nous faisons attention aux noms des villes de ces poètes, nous saurons par là celles dans lesquelles les deux dialectes musulmans sont non-seulement usités, mais le plus cultivés. Ce sont pour le dakhni : Surate, Bombay, Madras, Haïderabad, Seringapatam, Golconde ; pour l'urdu : Dehli, Agra, Lakhnau, Bénarès, Cawnpour, Faïzabad, Ilahabad, Calcutta, où l'hindoustani est aussi usité que le dialecte provincial.

Amman, qui est considéré comme le premier prosateur hindoustani, a écrit à Calcutta, et il dit à ce sujet, dans la préface du *Bag o Bahar* :

« Moi aussi j'ai parlé la langue urdue, et j'ai métamorphosé le Bengale en Hindoustan. »

Il est facile de reconnaître à leur nom seul les écrivains musulmans ou hindous, et il y aurait même une étude curieuse à faire sur les noms de ces poètes. J'ai traité ailleurs[1] de ce qui concerne les noms et les titres musulmans : je me bornerai à rappeler que les poètes musulmans de l'Inde peuvent avoir jusqu'à six noms, surnoms ou titres différents, dont plusieurs doubles et triples, c'est-à-dire des *alam* ou noms de saints musulmans, des *lacab*, sortes de sobriquets honorifiques, comme *Gulam Akbar* (serviteur de Dieu), *Imdad Ali* (la faveur d'Ali) ; des kunyats, surnoms exprimant la descendance ou la paternité, comme *Abu Talib* (père de Talib), *Ibn Hischam* (fils de Hischam) ; des nisbats, surnoms indiquant le pays ou l'origine, comme *Lahori* (de Lahore), *Canauji* (de Canoje) ; des khitâbs, titres de rang ou de nationalité, tels que Khan, Mirza, etc., et enfin le surnom poétique ou *takhallus*, qui est ordinairement un substantif ou un adjectif arabe ou persan et non indien.

Au lieu des noms des saints de l'islamisme, que portent les auteurs musulmans, les Hindous prennent les noms de leurs dieux ou de leurs demi-dieux. Les musulmans se nomment, par exemple, Muhammad, Ali, Ibrahim, Haçan, Huçaïn, etc. ; les Hindous, Har, Narayan, Ram, Lakhschman, Gopinath, Gokulnath, Kaschinath[2], etc.

Les surnoms honorifiques musulmans de Abd ul Ali (serviteur du Très-Haut), Gulam Muhammad (serviteur de Mahomet), Ali mardan[3] (serviteur d'Ali), etc., ont leurs équivalents hindous dans Sivadas (serviteur de Siva), Krischnadas, Madhodas et Kéçavadas

[1] *Mémoire sur les noms et titres musulmans.*

[2] Les trois derniers noms sont des noms de Krischna.

[3] Ce nom, qui est celui d'un personnage célèbre de l'Inde, signifie proprement « les gens d'Ali », car *mardan* est le pluriel du mot *mard*, « homme » ; mais le pluriel se prend souvent dans l'Inde pour le singulier, ainsi que je l'ai déjà dit dans mon *Mémoire sur les noms et titres musulmans.*

(serviteur de Krischna), Nanddas (serviteur de Nand), Haldhardas (serviteur du porte-soc de charrue, c'est-à-dire de Bal), Surdas (serviteur du Soleil).

Et les Hindous ne sont pas seulement serviteurs de leurs dieux, ils le sont de leurs rivières, de leurs plantes et de leurs villes sacrées.

Ainsi, nous avons des Gangadas (serviteur du Gange), des Tulcidas (serviteur de l'*ocimum sanctum*), des Agradas (serviteur d'Agra), des Kacidas (serviteur de Bénarès), des Mathuradas (serviteur de Mathura), des Dwarikadas (serviteur de la ville fondée miraculeusement par Krischna).

Aux titres de Mahbub Ali (chéri d'Ali), Mahbub Huçaïn (chéri de Huçaïn), etc., répondent ceux de Schri Lal (chéri de Sri ou Lakschmi), Harbans Lal (chéri de la race de Siva).

Aux titres musulmans de Ata ullah (don de Dieu), Ata Muhammad (don de Mahomet), Ali Bakhsch (don d'Ali), répondent les titres hindous de Bhagavandat (Deo datus), Ram Praçad (don de Rama), Schiv Praçad (don de Siva), Kali Praçad (don de Durga). Les Hindous emploient même quelquefois en ce genre des composés hybrides hindi-persans, tels que Ganga Bakhsch (don du Gange), etc.

Les titres musulmans d'*Açad* et de *Scher* (lion), sont représentés par le titre hindou de *Singh*, qui a la même signification.

Quant aux titres, appelés *khitab*, il y en a de spéciaux aux différentes castes d'Hindous.

Ainsi on donne aux brahmanes les titres de *chaubé*, de *tiwari*, de *dobé*, de *pandé;* aux kschatriyas, rajpoutes et sikhs, ceux de *thakur*, de *raé*, de *singh;* aux vaicyas, marchands ou banquiers, ceux de *sah* ou *seth;* aux lettrés, ceux de *pandit* et de *sen;* aux médecins, celui de *misr* [1].

Les faquirs hindous sont nommés *guru*, *bhagat*, *go saïn* ou *saïn*, et les sikhs, *bhaïs* (frères) [2].

A l'imitation des Hindous, les musulmans de l'Inde se divisent en quatre classes : les saïyids, les schaïkhs, les Mogols et les Pathans. Les premiers sont les descendants de Mahomet ; les seconds, les Arabes d'origine, ce qui n'empêche pas qu'on appelle de ce nom les convertis à l'islamisme ; par Mogols, on entend les Persans d'origine, et par Pathans, les Afgans.

On donne aux saïyids le titre de Mir (pour Amir) ; les s
n'ont pas de titre particulier. Les Mogols prennent le titre (

[1] Les musulmans nomment leurs médecins *hakim*, « docteurs
[2] Il y a parmi les poètes hindoustanis un *Bhaï* Gurdas et un *B.*
[3] En Perse, le titre de *Mirza*, qui signifie « fils d'émir »,

avant leur nom, ou de Beg après ; on les nomme aussi Aga ou Khaja. Les Pathans enfin sont appelés Khan.

Les faquirs musulmans reçoivent les titres de *schah*, de *sufi* ou de *pir*. Leurs docteurs sont nommés *maula* ou *mulla*.

Les dames reçoivent les titres de *khanam*, *bêgam*, *khatun*, *sahiba* ou *sahib*, *bi* ou *bibi*.

Schri et Déva sont des titres d'honneur hindous ; le premier signifie proprement *saint*, et le second *dieu*. Schri se met avant les noms et Déva après. On emploie aussi ces titres avec les noms de villes, de montagnes, de rivières, etc.[1]. On donnait aussi autrefois dans les Gaules les noms de *divus* ou *diva* aux villes, aux forêts, aux montagnes. C'était un usage indien transporté, avec les origines du langage celtique et de la religion druidique, des bords du Gange à ceux de la Meuse, de la Marne et de la Seine. De nos jours, les Russes nomment encore leur pays la sainte Russie.

Les souverains de l'Inde donnent, même actuellement, aux poètes les plus distingués de leurs états, ou aux plus favorisés, soit le titre musulman de *Saiyid uschschu'ara* (seigneur des poètes), ou *Malik uschschu'ara* (roi des poètes), soit les titres hindous de *Kabischar* (seigneur des poètes), *Bar kavi* (excellent poète), etc.

Les Hindous qui ont écrit en urdu ont adopté l'usage musulman de prendre un takhallus, et comme ces surnoms de fantaisie sont généralement empruntés au persan, qui est la langue savante des musulmans de l'Inde, les mêmes takhallus peuvent être pris par les poètes de deux religions, et on ne peut savoir, par conséquent, lorsque ces auteurs ne sont désignés que par ces surnoms, s'ils sont Hindous ou musulmans.

Parmi ces écrivains, nous trouvons un certain nombre d'Hindous devenus musulmans, mais aucun musulman qui ait fait profession de l'hindouisme, à moins qu'il ne soit entré dans une secte radicalement réformée, telle que celles des sikhs, par exemple, qui nomment *Mazhabi* (religionnaires) les musulmans convertis à leur croyance. En effet, passer de l'islamisme à l'hindouisme, ce serait rétrograder, tandis que pour les Hindous l'islamisme est un progrès évident, puisque la croyance en l'unité de Dieu et en la vie future en est la base. D'ailleurs le rationalisme n'a pas pénétré chez les musulmans de l'Inde ; ils sont encore très zélés pour leur culte, bien que dans la pratique il soit entaché d'hindouisme, et ils font journellement des prosélytes. C'est ainsi que nous voyons des poètes

après le nom ; mais avant le nom, c'est un titre banal qu'on donne entre autres aux lettrés.

[1] Les musulmans emploient, dans ce cas, l'expression de *Hazrat*. Ils disent ainsi : *Hazrat Dilli*, *Hazrat Agra*.

hindous embrasser l'islamisme, renoncer au monde et chanter dans leurs vers l'unité de Dieu. Tels sont entre autres Muztarr (Lala Kunwar Sen), qui a célébré en beaux vers hindoustanis ce que les musulmans appellent « le martyre de Huçaïn », et une douzaine d'autres poëtes mentionnés par les biographes originaux.

Nous trouvons aussi parmi les écrivains hindoustanis quelques Hindous convertis au christianisme, et même, chose beaucoup plus rare et presque inouïe, quelques musulmans devenus chrétiens. Voici comment s'énonce le biographe Schefta en parlant d'un poëte urdu surnommé Schaukat, qui, de musulman qu'il était, se fit chrétien :

« On dit que Schaukat se lia de grande amitié avec un Européen, à Bénarès, et qu'à son instigation il quitta l'islamisme pour se faire chrétien. Que Dieu nous garde d'un pareil malheur! Il changea conséquemment son nom de *Munif Ali* (exalté par Ali) en celui de *Munif Macih* (exalté par le Christ). »

Dans ce cas, le changement de nom est presque toujours nécessaire. Un autre poëte hindoustani, qui se nommait *Faïz Muhammad* (la grâce de Mahomet), prit, en se convertissant au christianisme, le *lacab* de *Faïz Macih* (la grâce du Christ).

Les tazkiras originaux signalent parmi les poëtes hindoustanis quelques Juifs d'origine devenus musulmans. Tels sont Jamal (Ali) de Mirat, déjà cité, qui vivait à Haïderabad, il y a une cinquantaine d'années; Jawan (Muhibb ullah), de Dehli, médecin de profession, élève de Ischc pour la poésie, et Muschtac, l'auteur d'une anthologie.

Quoique les Parsis écrivent généralement en guzarati et quelquefois en persan, il y en a qui ont employé l'hindoustani, et c'est ainsi que Bomangi Doçabji, de Bombay, a donné une édition du *Sakuntala natak*.

Les mêmes biographes nous signalent parmi les poëtes indiens quelques chrétiens européens, du moins d'origine. Par exemple, le fils de l'Européen (*Frangui*) Sombre et de la célèbre *Bégam Samru*, reine de Sirdhana, surnommée *Zinat unniça* « l'Ornement des Femmes », c'est à savoir Sahib, car tel est son takhallus, tandis que son principal titre d'honneur est : *Zafar-yab* (Victorieux). Il fut élève de Dilsoz, et on lui doit des poésies urdues qui eurent du succès. Il tenait chez lui, à Dehli, des réunions littéraires auxquelles assistaient les principaux poëtes de cette capitale, et, entre autres, Sarwar, à qui nous devons ce détail. Il était aussi habile, dit-on, en calligraphie, art fort estimé des Orientaux, en dessin et en musique. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1827.

Il avait un ami appelé Balthazar du nom de baptême, et Aci

(esclave) de takhallus, qui cultiva aussi avec succès la poésie hindoustani. Sarwar nous apprend qu'il était *Frangui* et chrétien (*nasrani*), et que ses vers, dont il donne, au surplus, des échantillons, ne manquent pas d'originalité.

La petite cour de Sirdhana comptait, à la même époque, un troisième poète hindoustani Européen et, de plus, Français, qui se nommait *Faraçu* ou *Fransu*, c'est-à-dire, je pense, Français. On le dit fils d'Auguste ou d'Augustin et officier de la reine de Sirdhana. Il est auteur de gracieuses poésies, et il fut élève, comme Sahib, de Dilsoz, poète distingué de Dehli.

On cite aussi un poète hindoustani contemporain, chrétien et anglais, que le biographe original[1] qui en parle nomme *Jarij Bans Schor*, c'est-à-dire, probablement, *George Burns Shore*, le nom de famille ayant été considéré par le biographe comme un *takhallus* signifiant *bruit*.

Enfin on signale parmi les poètes hindoustanis, deux Anglais natifs de Dehli, *Isfan*, c'est-à-dire, sans doute, *Stephen* ou *Stevens*, lequel était encore vivant en 1800, et *Jan Tumas*, c'est-à-dire *John Thomas*, nommé aussi *Khan Sahib* (Monsieur le Khan), poète contemporain. Ces poètes sont probablement tous de sang mêlé (*half cast*).

J'ai connu moi-même un poète hindoustani de la même catégorie, feu Dyce Sombre, fils adoptif de la reine de Sirdhana, dont je viens de parler, personnage dont le nom retentit si souvent dans les journaux anglais, à propos de son interdiction, contre laquelle il ne cessa de réclamer. Dyce Sombre faisait avec une certaine facilité les vers hindoustanis et il les récitait admirablement.

On cite un poète hindoustani qui était nègre et qui se nommait Sidi[2] Hamid Bismil. C'est un nom à ajouter à la liste des nègres distingués qu'a donnée l'évêque Grégoire dans sa *Littérature des Nègres*. Notre poète nègre était natif de Patna, et, à ce qu'il paraît, esclave. Il vivait au commencement de ce siècle[3].

Presque tous les écrivains hindis appartiennent aux sectes réformées des Hindous, c'est-à-dire aux jaïns, aux kabir panthis, aux sikhs et aux waïschnavas de toute nuance; et les chefs de ces sectes, les plus célèbres comme les moins connues, sont aussi des poètes hindis; tels sont : Ramanand, Vallabha, Daryadas, Jayadéva (l'auteur du célèbre poème sanscrit intitulé *Guita Govinda*), Dadu, Birbhan, Baba Lal, Ram Charan, Siva Narayan, etc.

[1] Karim.
[2] Ce titre, qui est la prononciation africaine de saïyidi, n'est donné dans l'Inde qu'aux musulmans d'origine nègre.
[3] Sprenger d'après Ischqui (*Cat.*, t. I, p. 215).

Il n'y a que très peu de sivistes qui aient écrit en hindi. La plupart d'entre eux sont restés fidèles à l'ancienne langue aussi bien qu'à l'ancien culte.

Quant aux musulmans, ils se divisent, dans l'Inde, sous le rapport religieux, en *sunnites* ou « traditionnaires » et *schiites* ou « séparatistes ». On a souvent comparé [1] les sunnites aux catholiques et les schiites aux protestants, parce que ces derniers rejettent la *sunna* ou « tradition relative aux actions de Mahomet » (tout en admettant les *hadis*, c'est-à-dire les paroles attribuées par la tradition à Mahomet). Toutefois, Chardin, qui, à la vérité, était protestant, fait l'inverse, à cause, peut-être, des cérémonies extérieures du culte des schiites.

Il y a aussi des dissidents, nommés saïyid ahmadis, du nom de leur fondateur. Ce sont les wahabis de l'Inde, et on les appelle quelquefois ainsi. Plusieurs écrivains hindoustanis appartiennent à cette secte; tels sont : Haji Abd ullah, Haji Ismaïl, et plusieurs autres dont j'aurai l'occasion de parler plus loin.

On trouve également parmi les écrivains hindoustanis un grand nombre de philosophes musulmans ou sofis, dont plusieurs sont réputés saints; des poètes mendiants, non-seulement volontaires ou faquirs, mais de véritables mendiants, qui vont vendre dans les marchés, sur des feuilles volantes, les pièces de vers de leur composition. Tels furent Mukarim (Mirza), de Dehli, et Kamtarin (Miyan), surnommé Pir-Khan[2], qui vendaient eux-mêmes, à l'*urdu mu'alla*[3], leurs gazals sur des feuilles volantes, à deux païça (environ dix centimes) la pièce.

A côté de ces poètes mendiants, nous avons des poètes de profession, c'est-à-dire des gens de lettres occupés exclusivement de poésie, puis des poètes amateurs de toutes les classes, et même d'entre les gens du bas peuple, et enfin un bon nombre de poètes rois, des poésies desquels il a été dit : « Les discours des rois sont les rois des discours[4] ». Tels sont, outre les trois rois de Golconde dont j'ai déjà parlé, Ibrahim Adil Schah, roi de Béjapour, le malheureux Tippou, roi de Maïssour, les grands mogols Schah Alam II, Akbar II et Bahadur Schah II, le nabab et les rois d'Aoude Açaf uddaula, Gazi uddin Haïdar, Wajid Ali, etc.

[1] Je suis un de ceux qui ont fait cette comparaison dans mon *Mémoire* sur un chapitre inconnu du Coran. *Journal Asiat.* 1842.

[2] Il est mort en 1168 (1754-55). Quant à son titre pompeux de Khan, on le donne dans l'Inde à tous les Pathans ou Afgans, et, en effet, notre poète était Afgan.

[3] On a vu plus haut qu'il faut entendre par cette expression le grand marché de Dehli.

[4] Discours d'ouverture du cours d'hindoustani de 1851.

On peut séparer enfin de la masse des poètes hindoustanis les femmes poètes, dont j'ai cité plusieurs dans un article spécial [1]. Parmi celles dont je n'ai pas parlé, je puis mentionner la princesse Khala [2], c'est-à-dire la *tante maternelle*. Elle avait pris, en effet, ce takhallus parce qu'on la désignait familièrement sous ce nom dans le harem de son neveu, le nabab Imad ul mulk de Farrukhabad; mais son surnom honorifique ou *khitab* était *Badr unniça* « la Pleine Lune des Femmes », c'est-à-dire la plus remarquable des femmes [3].

Je citerai aussi Amat ul Fatima Bégam, connue sous le takhallus de Sahib, et nommée familièrement Ji Sahib ou Sahib Ji (Madame la Dame), célèbre parmi les écrivains urdus, surtout par ses gazals. Elle est élève d'un poète très distingué, Mun'im, qui a été aussi le maître de Schefta, un des biographes que j'ai le plus consultés, et de plusieurs autres écrivains. Elle a habité tour à tour Dehli et Lakhnau, et elle est l'objet d'un masnawi de Muzi ullah Khan, intitulé « Le tendre discours » (*Caul-i gamin*).

Une autre femme poète, probablement musulmane, malgré son nom hindou, c'est Champa, dont le nom est celui de la jolie fleur du *michelia champaka*. Elle faisait partie du harem du nabab Huçam uddaula, et Cacim la met au nombre des poètes urdus.

Nous avons aussi une simple bayadère nommée *Farh* (Joie), ou plutôt *Farh Bakhsch* (Donneuse de joie), à qui on doit des poésies hindoustanies. Schefta mentionne une autre bayadère nommée Ziya (Éclat); et Ischqui, une troisième, nommée Ganchin.

Une quatrième bayadère a acquis, comme poète hindoustani, une plus grande célébrité que les précédentes, c'est Jân (Mir Yar Ali Jan Sahib), native de Farrukhabad, mais qui habite actuellement Lakhnau, où elle a obtenu ses succès littéraires. Elle s'appliqua dès son enfance à la musique et à la littérature, et elle apprit le persan. Elle s'adonna surtout à la poésie hindoustanie, et le biographe Karim la considère comme son maître et la consulte sur ses propres vers. Elle a publié à Lakhnau, en 1262 (1846), un diwan ou recueil de ses poésies, qui a eu un grand succès et qui est écrit dans le style particulier aux zananas; elle est âgée d'environ trente-six ans.

Je dois mentionner encore une femme poète hindoue, Ram Ji de Narnaul, surnommée *Nazakat* (Gentillesse), dont le prodigieux talent et la rare beauté sont célébrés par des expressions extravagantes dans les biographies originales, et qui vivait encore en 1848; Taswir, dont le nom signifie « Peinture », c'est-à-dire « belle comme

[1] « *Les Femmes poètes de l'Inde,* » numéro de mai 1854 de la *Revue de l'Orient.*
[2] Ce mot est arabe et signifie « la sœur de la mère ». Il est le féminin de *khal* « frère de la mère, oncle maternel ».
[3] Ischqui, cité par Sprenger.

une peinture », et Suraïya (les Pléiades), poètes que nous font connaître Batin et Karim; Yas (Désespoir), nommée Miyan Banu, c'est-à-dire « Madame la Dame » ; de Haïderabad, élève de Faïz, de Dehli, l'auteur d'une traduction du *Pand nama* d'Attar.

Un autre classement bien important, mais difficile à faire quelquefois, surtout pour les poètes anciens, à cause du manque de renseignements biographiques, c'est le classement par ordre chronologique. En le suivant, nous avons d'abord des poètes hindous[1] et, dès le XI[e] siècle[2] le poète musulman Maç'oud-i Sa'ad, sur lequel M. N. Bland a écrit d'intéressantes pages dans le *Journal Asiatique*, en 1853; puis, dans le XII[e] siècle, Chand, qu'on a nommé l'Homère des Rajpoutes, et Pipa, dont les poésies font partie de l'*Adi granth* des sikhs. Dans le XIII[e] siècle[3], Saadi, qui n'a pas dédaigné, ainsi qu'on l'a vu plus haut, d'écrire des vers dans le dialecte urdu; Baïju Bawara, poète et musicien célèbre ; et, dans le XIV[e] siècle, Khusrau, de Dehli.

Il y a, sans doute, bien d'autres écrivains hindoustanis qui ont vécu dans les mêmes siècles et antérieurement. Les bibliothèques de l'Inde centrale conservent certainement d'anciens ouvrages hindis qui nous sont inconnus; et, dans tous les cas, nombre de chants populaires remontent aux premiers temps du développement de la langue indienne.

Dans le XV[e] siècle se montrent les plus anciens fondateurs des sectes modernes qui aient employé le hindi comme langue liturgique, et qui aient composé des hymnes religieux et des poésies morales en cet idiome. Ce sont surtout Kabir, qui s'éleva énergiquement contre l'emploi du sanscrit; ses disciples Srugopaldas, rédacteur du *Sukh Nidhan*[4], et Dharmadas, l'auteur de l'*Amarmal*[5]; Nanak et Bhagodas, qui sont les plus connus et sur lesquels je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs[6]; Lalach, rédacteur d'un *Bhagavat* écrit en hindoustani de l'ouest, etc.

Dans le XVI[e] siècle, nous avons, parmi les Hindous, Sukhdéo, auquel le biographe Priyadas a consacré un article spécial; Nabhaji, l'auteur des chants biographiques qui constituent le texte fonda-

[1] Le temps précis dans lequel vivaient les poètes hindis les plus anciens ne peut guère se fixer. Je puis citer, néanmoins, Sankara Acharya, le poète sanscrit connu par l'*Amara sataka*, qui vivait dans le neuvième siècle et qui paraît avoir écrit des vers hindis. Voyez mon *Histoire de la littér. hind.*, t. II, p. 43 et suiv.

[2] Vers 1080.

[3] Vers 1250.

[4] Sur cet ouvrage, voyez l'article Kabir, dans mon *Histoire de la littér. hind.*, t. I[er].

[5] Voyez la Préface de mes *Rudiments de la langue hindoui*, [illegible]

[6] Dans mon *Histoire* et dans la Préface des *Rudiments de la* [illegible]

mental du *Bhaktamal;* Vallabha et Dadu, chefs de secte et poètes distingués; Bihari, le célèbre auteur du *Satsaï*[1]; Ganga-das, l'habile rhétoricien, et plusieurs autres.

Parmi les écrivains musulmans du nord de l'Inde, nous avons, entre autres, Abu'lfazl, le ministre d'Akbar, et Bayazid Ansari, le chef de la secte des roschanis ou jalalis (illuminés).

Parmi les écrivains du Décan, nous avons :

Afzal (Muhammad), duquel le biographe Kamal dit : « Son style n'est pas châtié, parce qu'à l'époque où il écrivait, la poésie rekhta n'était pas en grande faveur, et qu'il fut obligé d'écrire en dakhni ; » Muhammad Culi Cutb Schah, roi de Golconde, qui régna de 1582 à 1611, et qui eut pour successeur Abd ullah Cutb Schah, qui patrona et encouragea spécialement la littérature hindoustani.

Pour le XVIIe siècle, époque à laquelle commença, surtout dans le Décan, la culture de la véritable poésie urdue, soumise à des règles exactes, je me bornerai à citer, parmi les poètes hindis, Surdas, Tulcidas et Kéçavadas, les trois poètes favoris des Indiens modernes, dont il a été dit : « Surdas est le soleil; Tulci, la lune; Kéçavadas, les étoiles; les autres poètes sont les vers luisants qui brillent çà et là[2]. »

Parmi les poètes urdus, nous avons Hatim, dont j'ai déjà parlé, Azad (Faquir ullah), qui, bien que natif de Haïderabad, habita Dehli et y acquit de la popularité par ses vers; Jiwan (Muhammad), auteur de plusieurs ouvrages religieux, etc.

Parmi les poètes dakhnis : Wali, qu'on a surnommé « le Père de la poésie rekhta » *baba-é rekhta;* Schah Gulschan, son maître; Ahmad du Guzarate; Tana Schah, dont j'ai déjà parlé; Schahi de Bagnagar et Mirza Abu'lcacim, officiers de ce prince; Awari ou Ibn Nischati[3], l'auteur du *Phulban;* Gauwas ou Gauwaci, l'auteur d'un poème sur la légende du Perroquet; Muhacquic, un des plus anciens poètes du Décan qui aient écrit dans un rekhta fort ressemblant à celui de l'Hindoustan; Rasmi, l'auteur du *Khawir nama*, dont j'ai donné l'analyse[4]; 'Ajiz (Muhammad) et nombre d'autres.

Il serait trop long de citer les poètes hindoustanis qui dans le XVIIIe siècle se sont fait un nom distingué parmi leurs compatriotes. Qu'il me suffise de mentionner d'entre les écrivains hindis : Gangapati, auteur d'un traité sur les différentes doctrines philosophiques des Hindous; Birbhan, fondateur de la célèbre secte des *sadhs* ou

[1] Sur ces differents personnages, voyez les mêmes ouvrages.
[2] Voyez le texte de cette citation, p. 8 de mes *Rud. hindouïs.*
[3] Ces deux noms, en effet, paraissent se rapporter au même écrivain.
[4] T. II de mon *Histoire.*

« purs » et auteur de poèmes religieux remarquables[1], Ram Charan, fondateur d'une secte qui porte son nom et auteur d'hymnes sacrés ; Siva Narayan, autre fondateur de secte, auteur de onze livres en vers hindis[2] qui, au lieu de commencer par l'invocation commune de « Louange à Ganescha ! » (*Shri Ganeschayanama !*), commencent par les mots : « La protection des saints » (*Santa Saran*).

Parmi les écrivains urdus, je me bornerai à mentionner Sauda[3], Mir et Haçan, les trois poètes les plus célèbres du dernier siècle, Jur'at, Arzu, Dard, Yaquin, Figan, Amjad, de Dehli, Amin uddin, de Bénarès, Aschic, de Gazipur ; et, parmi les écrivains dakhnis, Haïdar Schah, surnommé *Marciya-go* (Chanteur de marciyas), parce qu'il chantait les complaintes dont il était auteur. On lui doit, en outre, une série de pièces de vers qui offrent le développement de celles dont se compose le diwan de Wali. Dans ces poèmes, nommés *mukhammas*, chaque *baït*, ou double hémistiche, est accompagné de trois autres hémistiches, et forme ainsi une strophe différente. Abjadi est un autre écrivain dakhni digne d'être cité ; il est auteur d'une petite encyclopédie en vers[4] qui se compose de plusieurs chapitres, chacun sur un mètre différent, que l'auteur a eu soin de faire connaître en tête du chapitre. Siraj d'Aurangabad, mort vers 1754 ; 'Uzlat, de Surate, un des poètes les plus célèbres du Décan, mort en 1165 (1751-52), doivent aussi trouver leur place ici.

Enfin les plus distingués d'entre les écrivains indiens du dix-neuvième siècle et les contemporains sont pour le hindi : Bakhtawar, à qui on doit une exposition en vers de la doctrine des jaïns, le biographe Dulharam et Chatradas, son successeur dans la dignité religieuse de chef des ramsanéhis[5].

Pour l'urdu, Sabhayi et Karim nous donnent les noms de Mumin de Dehli, fertile et éloquent poète, mort en 1852, dont le diwan est appelé par eux *incomparable* ; Nacir, mort en 1842 ou 43, et Atasch, mort en 1847, à chacun desquels on doit un diwan devenu populaire ; Mul Chand, l'auteur d'une traduction abrégée en vers du Schah nama, et Mamnun, qui paraît être le plus célèbre des écrivains contemporains.

Pour le dakhni, je me bornerai à citer Kamal de Haïderabad et Abd ulhac, de Madras.

[1] *Histoire de la littér. hind.* et Préface des *Rud. hindouïs.*

[2] Voyez le t. Ier, p. 475, de mon *Histoire de la littér. hind.* et mes *Rudiments de la langue hindouï*, p. 5.

[3] On a même appelé spécialement Sauda, « le roi des poètes hindoustanis », *Malik schu'ara-é rekhta.*

[4] *Tuhfa lissabiyan*, « Cadeaux aux enfants. »

[5] *Hist. de la littér. hind.*, t. I, p. 161.

Si nous faisons actuellement attention à la manière dont les biographes originaux parlent des poètes qu'ils nous signalent, nous y reconnaîtrons facilement trois classes : les poètes dont il n'est fait qu'une simple mention, ceux dont il est fait une mention que je nommerai honorable, et enfin ceux qui sont l'objet d'une mention très honorable, pour me servir des expressions consacrées dans les concours. Je comprends dans la première classe les écrivains qui sont indiqués sans aucun détail, quelquefois avec la simple mention de leur nom et de leur ville natale, et une citation de leurs vers. Ce sont ceux qui ne sont auteurs que d'un nombre de gazals insuffisant pour être réunis en diwan, ou à qui on doit des poèmes détachés d'une plus grande étendue, mais qui ne sont pas connus sous des titres spéciaux. Dans la seconde, je range les écrivains à qui on doit un recueil de poésies nommé, selon les cas, *diwan* ou *kulliyat*, ainsi qu'il sera expliqué plus loin. Enfin la troisième série se compose des auteurs d'ouvrages en vers ou en prose portant des titres particuliers, presque toujours en sanscrit s'ils sont hindis, en persan et même en arabe s'ils sont urdus ou dakhnis.

La première catégorie comprend environ quatorze cents écrivains, la seconde deux cents et la troisième cinq cent cinquante, dont les ouvrages, joints à ceux des anonymes, s'élèvent à environ quatorze cent cinquante.

IV. — OUVRAGES MENTIONNÉS DANS LES BIOGRAPHIES ORIGINALES.

En hindoustani, les différents genres de composition sont distingués par la forme seulement. La lettre l'emporte sur l'esprit. Ainsi le gazal est un court poème de six à douze vers sur une même rime, répétée aux deux premiers hémistiches, mais le sujet en est tellement indifférent qu'il peut être plaisant ou sérieux, érotique ou mystique et souvent l'un et l'autre à la fois[1]; le cacida est un poème formé de la même manière, si ce n'est qu'il est plus long, mais tantôt c'est une pièce d'éloge, *madh* ou *mancaba*, tantôt une satire, *haju*, ou tout autre chose.

Le masnawi, qui se compose de vers dont les hémistiches riment ensemble[2], peut rouler aussi sur toutes sortes de sujets. Il peut être très court ou très long; se composer par conséquent de deux ou trois

[1] Il en est ainsi chez nous du sonnet et du quatrain.
[2] Les vers masnawis représentent les vers léonins.

pages ou prendre les grandes proportions d'un poème épique de plus de mille pages. Il peut être un conte, un roman, un traité didactique, un poème religieux, car les écrivains hindoustanis ont abordé sous cette forme tous les sujets : sévères et gracieux, graves et légers.

Les pièces en strophes de trois, quatre, cinq, six, sept, huit, dix hémistiches, nommées conséquemment *muçallas*, *murabba'*, *mukhammas*, *muçaddas*, *muçabba'*, *musamman*, *mu'aschschar*, peuvent être des complaintes ou *marciyas*, des chants de réjouissance, *mubarak-bad*, ou tout autre chose.

Il y a même des poèmes dont le titre spécial semble fixer le sujet et qui cependant n'en ont en réalité aucun de déterminé. Tel est par exemple : le *Saqui nama* « Poème (proprement, livre) de l'échanson », qui devrait, il semble, être toujours une chanson à boire, et qui roule quelquefois cependant sur d'autres sujets. Ainsi, par exemple, Haïdar (Haïdar Bakhsch) en a fait un à la louange d'Ali.

Il en est à peu près de même pour les poésies hindies proprement dites. Les noms particuliers des poèmes n'ont pas trait à leur sujet. Ainsi on trouve des *pad* sur toute chose, et les *tappa* servent à la fois pour les chants du holi et pour ceux des mariages, qui ont quelquefois l'appellation spéciale de *badhawa*.

Les poésies musulmanes de peu d'étendue ont un cachet mystique qui les fait reconnaître. Dans les vers hindoustanis il est d'usage, comme en persan, de décrire sous les traits d'un jeune homme la beauté des femmes.

Dans le dialecte hindi, on met au contraire dans la bouche d'une femme des vers d'amour à l'égard d'un jeune homme ; cet usage a même lieu quelquefois en urdu, et dans ce cas, on donne à ces poésies le nom de *rekhti*, féminin indien du mot persan *rekhta* « bigarré », donné à la poésie hindoustanie. Inscha ullah Khan avait mis en vogue au commencement de ce siècle ce genre de poésie.

Les mêmes mètres et genres de poésie usités en persan existent aussi en urdu, si ce n'est qu'il y a deux genres de poèmes particuliers à la langue indienne, le mukri et le pahéli, dont je parlerai plus loin.

En arabe on a d'abord nommé *diwan* un simple recueil de poésies : ainsi on dit le diwan de Mutanabbi, le diwan d'Ibn Fared, le diwan d'Amru'lcaïs, en parlant du recueil des poésies de ces écrivains célèbres ; mais actuellement, en arabe, aussi bien que dans les autres langues de l'Orient musulman, en hindoustani, en puschtu, en persan, en turc, on entend par cette expression un recueil de gazals classés, sans égard pour leur sujet, par l'ordre alphabétique de la dernière lettre de la rime, auquel on joint le plus souvent accessoi-

rement d'autres poèmes de genres variés, et on nomme *kulliyat* (œuvres complètes) un recueil de plusieurs diwans ou d'un diwan et d'un grand nombre d'autres poésies d'un même auteur. Ces deux expressions ne s'appliquent pas aux poésies hindies. Ainsi les recueils de dohras, de kabits et de slokas, généralement écrits en caractères dévanagaris, ne portent pas ces titres.

On donne rarement aux diwans et aux kulliyats des titres spéciaux. Quelques-uns en ont cependant. Ainsi le diwan d'Akhtar (Wajid Ali), le roi d'Aoude actuel, porte le titre de *Faiz bunyan* (Assise de grâce)[1]; celui de Josch (Ahmad Haçan khan) porte le titre de *Guldasta-i sukhan* (Bouquet d'éloquence); les deux diwans de Raschk sont intitulés *Nazm mubarak* (Poésie bénie) et *Nazm guirani* (Poésie excellente); et le kulliyat de Tapisch est intitulé *Gulzar-i mazamin* (le Jardin des significations).

Les courts poèmes, ai-je dit, dont se composent ces recueils sont presque toujours mystico-érotiques, parce que les musulmans, qui en sont en majorité les auteurs, font une confusion qui nous paraît avec raison impie entre la beauté immortelle et la beauté créée. Ils voient Dieu dans la femme ou sous les traits d'un jeune adolescent, et on a ainsi quelquefois, à côté d'une tirade du plus pur spiritualisme, des vers voluptueux et même obscènes[2]. On a pu juger de ce genre particulier de poésie dans les limites des convenances européennes et chrétiennes, par la traduction que j'ai donnée d'une partie du diwan de Wali et de beaucoup d'autres gazals dans mon « *Histoire de la littérature hindoustani* » et dans mes « *Chants populaires de l'Inde*[3] ». Quelques-uns de ces gazals sont fort beaux et égalent, il me semble, tantôt les odes de Pindare, tantôt celles d'Anacréon ou plutôt les gazals persans de Hafiz, qui ont tant de réputation, et ils surpassent certainement les gazals turcs de Baqui.

Le plus grand défaut de ces recueils, c'est la monotonie. Les mêmes idées y sont répétées à satiété sous toutes les formes et souvent avec des expressions identiques ou analogues.

Les vers de remplissage y sont nombreux; car c'est surtout aux poètes orientaux qu'on peut appliquer ces vers de Butler[4]:

...... Those that write in rhime, still make
The one verse for the other's sake.

[1] Ce diwan, publié à Lakhnau en 1259 (1843-44), a encore ceci de particulier qu'on y trouve indiqué, en tête de chaque gazal, le nom du mètre qu'on y a suivi, ce qui le rend précieux pour l'étude de la métrique arabe.

[2] Je ne parle pas ici des poésies ordurières et reconnues comme telles : celles par exemple de Chirkin, dont le nom même, qui signifie *ordurier*, indique assez ce qu'on doit y trouver.

[3] *Revue contemporaine*, t. XV, p. 562.

[4] Hudibras, chant IV.

Aussi à l'exception de quelques diwans remarquables qui ont acquis de la célébrité, la lecture de ces recueils est généralement insoutenable.

Un autre défaut des gazals qui composent ces diwans, c'est l'obscurité, que les Orientaux considèrent à la vérité comme une qualité estimable, car ils n'acceptent pas l'axiome développé dans la fable du singe et du jongleur d'Yriarte : « *Sin claridad no hai obra buena.* »

Parmi les diwans hindoustanis celui de Wali est le plus célèbre. Toutefois il paraît qu'on le lit peu actuellement dans les provinces nord-ouest, non-seulement à cause qu'il est écrit dans le dialecte du midi, mais encore parce que le style en est suranné. Il n'en est pas de même des diwans de Sauda, de Mir, de Dard, de Jurat, d'Yaquin, qui sont plus modernes et qui conservent toute leur vogue.

Parmi les diwans des poètes contemporains, on distingue ceux de Atasch, de Zauc, de Nawed, de Nazir.

Les poèmes qu'on trouve à la suite ou en tête des diwans ont des formes variées que j'ai déjà eu l'occasion de faire connaître dans un mémoire spécial[1] et dans mon « *Histoire de la littérature hindoustani*[2] ». Pour ne pas me répéter, j'en mentionnerai seulement un petit nombre dont je n'ai pas parlé :

D'abord le *fard* ou « l'unique » est, ainsi que son nom l'indique, un vers détaché, c'est-à-dire un *baït* composé de deux hémistiches. Les diwans se terminent souvent par un certain nombre de *fard*, et on leur donne alors le titre général de *fardiyat*.

Les marciyas, ou complaintes religieuses, sont chantées par une seule personne qu'on nomme dans ce cas *bazu* « bras » ; mais le refrain qui termine ordinairement les strophes est chanté en chœur et on le nomme *jawabi* « réponse ».

Le petit poème nommé *mu'amma* représente proprement le logogriphe, et le *lagz* « la charade[3] ».

On nomme *mucatta'at* « découpure » de petits poèmes composés de vers très courts.

On donne le nom de *na't* « louange » à l'invocation des poèmes, c'est-à-dire aux louanges de Dieu, de Mahomet et quelquefois des premiers khalifes ou des imams, par lesquelles les musulmans commencent leurs livres.

On appelle *sal-guira* « retour d'année », c'est-à-dire « anniversaire de la naissance », une pièce de congratulation pour cette circonstance.

[1] *Journal Asiat.* 1832.
[2] Préface du t. II.
[3] Ce dernier mot est ainsi traduit par le baron de Hammer Purgstall.

Le *waçukht* ou *soz* « ardeur » est un poème pareil pour le fond au gazal, mais qui en diffère quant à la forme, car il se compose de vingt à trente strophes de trois vers dont les deux premiers riment ensemble et le dernier avec lui-même (par hémistiches).

On nomme *zataliyat* des poésies dans le genre de celles de Mir Ja'far Zatali, c'est-à-dire moitié persanes et moitié hindoustanies.

Enfin je signalerai un genre de composition particulier à l'Hindoustan et qu'on nomme *nisbaten* « rapports ». Il consiste en effet en des phrases qui paraissent n'avoir entre elles aucun rapport et pour l'explication desquelles on s'adresse à un interlocuteur. Or la réponse de celui-ci s'applique à la fois aux différentes questions. En voici deux exemples que j'emprunte à Saïyid Ahmad :

DEMANDE : Pourquoi n'a-t-on pas mangé de la viande?
Pourquoi la bayadère n'a-t-elle pas chanté?
RÉPONSE : L'occasion ne s'est pas présentée.
DEMANDE : Pourquoi ne mange-t-on pas la grenade?
Pourquoi le vizir ne parle-t-il pas?
RÉPONSE : Il n'y a pas grain [1].

J'ai fait connaître aussi [2] les noms des principaux poèmes hindis. Je n'ajouterai ici que peu de chose à ce que j'ai déjà dit.

Le *chaupaï*, qui d'après son titre semble signifier un quatrain, ou pour mieux dire un poème de quatre *hémistiches*, n'a pas, dans la pratique, un nombre déterminé de vers, car on en trouve de cinq [3] et de neuf vers [4].

Le *doha* équivaut tout à fait au *baït* des musulmans; mais chacun de ses hémistiches se subdivise en deux parties nommées *charana* ou *pada*.

Le mot *gan* « chant » est un nom générique qu'on donne aux poèmes chantés. Quant aux poèmes dont le chant est adapté aux modes musicaux, ils se nomment *kirtan*.

Le *mukri* « tromperie » consiste, dit Saïyid Ahmad [5], à mettre dans la bouche d'une femme un mot à double sens qu'elle et son interlocuteur rapportent à des choses différentes. En voici un exemple :

« Je l'ai tenu toute la nuit contre ma poitrine; j'ai joui de ses agréments jusqu'au lever de l'aurore.

[1] Comme on dit vulgairement en français : Il n'y a pas mèche.
[2] *Hist. de la littér. hind.*, loc. cit.
[3] Dans le *Uscha charitra*.
Dans le *Ramayan* de Tulci.
[5] *Açar ussanadid*.

» De qui parlez-vous donc? De votre époux?

» Non, d'un bouquet de roses [1]. »

Le *pahéli* « énigme » consiste, selon le même Saïyid Ahmad, à développer les qualités, les particularités et la nature d'une chose dont on demande ensuite le nom. Ce qu'on recherche beaucoup dans le pahéli, c'est d'insérer adroitement le nom même de la chose dont il s'agit dans la description qu'on en donne, de façon qu'il soit difficile de s'en apercevoir. Malik uddin, Bismil et l'Amir Khusrau ont excellé en ce genre. Voici un pahéli du dernier :

DEMANDE : Quelle est cette chose à laquelle contribue l'huile de l'épicier, le vase du potier, la trompe de l'éléphant, le signe du nabab?

RÉPONSE : Une lampe.

On nomme *pakhana* « pierre » une espèce de litanie offrant la description d'une femme en un certain nombre de phrases dont les mots principaux commencent par la même lettre. En voici un dont les mots dans le texte commencent par un *a* [2] :

Ma bien-aimée est arrivée.
DEMANDE : D'où est-elle arrivée?
RÉPONSE : D'Akbarabad.
DEMANDE : Où va-t-elle?
RÉPONSE : A Aurangabad.
DEMANDE : Comment s'appelle-t-elle?
RÉPONSE : Auder Kuar (la jeune Auder).
DEMANDE : Qu'est-elle? de quelle caste est-elle?
RÉPONSE : Ahirni (bergère).
DEMANDE : Sur quoi voyage-t-elle?
RÉPONSE : Sur un cheval (*asp*).
DEMANDE : De quoi se nourrit-elle?
RÉPONSE : D'*anar* (grenade).
DEMANDE : Qu'apporte-t-elle?
RÉPONSE : Du raisin (*augur*).
DEMANDE : De quoi est-elle vêtue?
RÉPONSE : De satin (*atlas*).
DEMANDE : Quel bijou porte-t-elle?
RÉPONSE : Un *anguschti* (bague).

[1] Voyez-en le texte dans mes *Rudiments de la langue hindoustani*, p. 23.
[2] Il est dû à Malik uddin, l'auteur du *Baschaschat ulkalam*. Voyez Ouseley, *Notices of Persian poets*, p. 244.

DEMANDE : De quel instrument joue-t-elle?
RÉPONSE : De l'orgue (*arganum*).
DEMANDE : Dans quel mode de musique?
RÉPONSE : Dans le ragni (mode secondaire) nommé *açaveri.*

Je ne sais trop dans quelle catégorie placer les ouvrages intitulés *Kok schastar* « le livre de Kok [1] ». Ce sont des poèmes lourdement et grossièrement érotiques où les actes voluptueux sont analysés et disséqués pour ainsi dire, où les femmes sont classées moralement et physiquement selon le genre de leurs qualités, de leurs charmes et des sensations qu'elles font éprouver. Les hommes sont aussi l'objet d'une classification analogue non moins détaillée. Ali Haçan du Décan, Schihab uddin et Mati Ram sont les principaux écrivains indiens qui se sont exercés sur ce sujet scabreux.

Les longs masnawis ont pour objet de traiter un sujet spécial, de chanter un trait historique, quelquefois de faire connaître une histoire entière; le plus souvent ce sont des romans plus ou moins historiques ou tout à fait fabuleux; mais plus généralement ils offrent le développement, selon le genre d'esprit du poète, d'une légende déjà connue. Il y a en ce genre de volumineux poèmes dont quelques-uns sont dignes d'attention. Le même auteur en a quelquefois écrit plusieurs, et il y a même des poètes hindoustanis, persans et turcs qui en ont écrit jusqu'à cinq ou sept. De là les recueils nommés *Khamsa* ou « Quinténaire » et *Hafta* ou « Septénaire », qui sont des espèces de diwans, de grands masnawis. Les plus connus de ces recueils sont les khamsas de Nizami [2] et d'Amir Khusrau et le hafta de Jami, autrement dit, par métaphore, *Haft aurang,* c'est-à-dire « les Sept étoiles de la grande ourse [3] ».

Quelques légendes favorites dominent ce genre de littérature et font ordinairement partie des collections de masnawis. Ce sont celles des amants célèbres de l'Orient : Yuçuf et Zalikha, Farhad et Schirin, Majnun et Laïla, Wamic et Azra.

Ce sont encore celles des héros devenus fabuleux, tels que : Iskandar (Alexandre), Rustam [4], Hamza, Hatim Taï, Bahram (le Varanes des Grecs) surnommé *Gor*, c'est-à-dire « l'Ane sauvage », à cause de sa passion pour la chasse de cet animal.

[1] Du nom de l'auteur du premier ouvrage de ce genre.
[2] Un de ces poèmes, le *Makhzan ulasrar*, a été publié par M. N. Bland, sous les auspices de l'*Oriental text fund.*
[3] Deux de ces poèmes, le *Tuhfat ulahrar* et le *Salaman o Absal*, ont été publiés par feu le savant et modeste F. Falconer, sous les mêmes auspices.
[4] Le héros du Schah nama et entre autres aussi d'un roman en vers turcs intitulé *Haft Khun* « les Sept Combats », par *Nau'i-Zada-'Atâï.*

En hindoustani, ces légendes musulmanes ont été exploitées avec succès, et elles ont reçu une couleur locale qui les modifie avantageusement.

Plusieurs sont données par leurs auteurs comme des traductions du persan ; mais c'est une manière de parler pour signifier seulement qu'elles ont pour base des rédactions persanes qui ont acquis une grande célébrité en Orient. On a vu plus haut que les musulmans de l'Inde, et par suite les Hindous mêmes, ont longtemps écrit en persan, avant qu'il devînt de mode d'écrire en hindoustani ; alors même, on le fit d'abord avec une sorte de timidité, en s'excusant d'employer la langue usuelle, et on ne manqua pas de rattacher à des compositions persanes les nouvelles compositions. Mais en prenant la peine d'examiner ces prétendues traductions, on s'aperçoit facilement que ce ne sont souvent pas même des imitations, mais des ouvrages à part, sur le même sujet il est vrai, mais tout à fait différents tant pour la forme que pour le fond.

Il en est de même pour des ouvrages sérieux. Ainsi l'*Araïsch-i mahfil*, qui est censé la traduction de l'ouvrage persan de Sujan Raé[1], intitulé *Khulaçat uttawarikh*, est une topographie et une histoire de l'Inde qui n'est pas à beaucoup près la simple reproduction de l'ouvrage persan.

Je connais six « Yuçuf et Zalikha ». Celui d'Amin, écrit en 1600[2]; celui de Tapisch, que l'auteur écrivit étant en prison[3]; celui de Fidwi, de Lahore, critiqué par un poète rival[4]; celui de Mujib, poète contemporain ; celui de Aschic (Mahdi Ali), qui fait partie d'un khamsa, et enfin celui auquel a été donné le titre d'*Ischc nama* « le Livre d'amour », et qui a été imprimé à Bombay en 1847.

Je connais en hindoustani cinq « Laïla et Majnun » : celui de Tajalli[5]; celui de Azim, de Dehli, surnommé Schah Jhulan, écrit sur le mètre harmonieux du Schah nama ; celui de Hawas, parent du nabab d'Aoude Açaf uddaula, connu aussi sous les trois noms de Razi, Riza et Raça ; celui de Wila, imitation urdue du célèbre poème persan d'Amir Khusrau sur le même sujet, et enfin une rédaction plus ancienne signalée par le docteur Sprenger[6].

[1] Tel est le vrai nom de cet écrivain, ainsi que je l'ai dit dans mon article sur le Cat. des Mss. hist. de la Soc. roy. As., par M. Morley, *Journal As.*, 1854.

[2] Dont j'ai publié un chapitre à la suite de mes Rudiments de la langue hindoust., et dont j'ai traduit plusieurs fragments dans le tome Ier de mon *Histoire*.

[3] Cette indication est donnée par Cacim. Voyez au surplus sur ce poète le tome Ier, p. 502, de mon *Histoire*.

[4] Mir Fath Ali, qui écrivit pour le critiquer son poème intitulé : *Histoire du Hibou et du Fruitier* (*Quissa-i bum o baccal*), par allusion à la profession du père de Fidwi. Voyez tome Ier de mon *Histoire*, p. 175.

[5] Voir son article, t. Ier de mon *Histoire*.

[6] Dans son Catal., à l'article sur le Diwan-i Hawas, t. Ier, p. 612.

Je connais trois « Bahram-Gor » en hindoustani. Celui de Haïdari, qui porte le titre original de *Haft Païkar* « les Sept belles[1] », comme le poëme de Nizami; celui de Tabi, de Golconde, écrit en 1081 (1670-71), et celui de Haquicat, de Bareilly, écrit en 1225 (1810-11), et intitulé *Hascht Gulzar* « les Huit jardins », en souvenir apparemment des *huit cieux*, au lieu de *Haft Gulzar* « les Sept jardins », titre qui serait plus en rapport avec le précédent de *Haft Païkar*, et avec celui de *Haft Manzar*, qui a le même sens, et que Hatifi a donné à un poëme de sa façon sur le même sujet, c'est-à-dire sur le roi de Perse Bahram Gor, fils de Yazdajard, qui avait sept femmes dans des pavillons séparés au milieu de sept différents jardins.

Je connais deux romans d'Alexandre en hindoustani. Celui de A'zam, d'Agra, poëte contemporain, en imitation du *Sikandar nama*, de Nizami, et celui de Nakhat, de Dehli, autre imitation du même ouvrage.

Les romans sur Hatim Taï sont aussi communs en hindoustani qu'en persan. Je connais ceux de Haïdari, de Siraj et de Gobind-nath.

La légende du « Roi et du Faquir » *Schah o Darwesch*, a eu des interprètes en hindoustani aussi bien qu'en persan et en turc. La rédaction de Jahan (Béni Narayan) est la plus connue.

Il y a aussi des romans qui roulent sur les aventures merveilleuses d'Amir Hamza, l'oncle de Mahomet. J'en connais une rédaction par Aschk, sur laquelle j'ai donné ailleurs des détails[2], et une autre par Galib de Lakhnau, qu'on dit traduite du persan, et qui a été imprimée à Calcutta.

Il y a aussi des romans sur Hanif ou Ben-Hanifa[3], fils d'Ali, plus ou moins développés et plus ou moins intéressants, selon les rédactions. J'en connais trois différents sous des titres divers. Celui d'A-zad[4], celui de Séwak[5], celui de Wahidi[6].

Parmi les romans qui roulent sur des personnages célèbres en Orient, je mentionnerai encore une « Histoire de Hurmuz, fils de Schapur, » roi de Perse, autrement dit Hormizdas, fils de Sapor, le même qui favorisa la propagation des erreurs de Mani, c'est-à-dire de Manès, grand peintre et grand prestidigitateur selon les Orientaux.

[1] Voyez t. Ier, *Hist. de la littér. hind.*, p. 209.
[2] T. Ier, p. 75 et suiv. de mon *Histoire*.
[3] Sur ce personnage, voyez *l'Ibn Khallican*, traduct. de Mc G. de Slane, t. II, p. 574.
[4] *Ib.*, p. 87.
[5] *Ib.*, p. 471.
[6] *Ib.*, p. 511.

Mais, outre ces légendes communes à tout l'Orient musulman, il y a des légendes indiennes aimées des natifs, et que les poètes hindoustanis n'ont pas manqué d'exploiter. Telle est par exemple la touchante histoire de Sakuntala, non selon la variante du drame, mais selon le récit original du Mahabharata, que j'ai fait connaître par ma traduction de la version hindie de cet épisode[1]. Je connais quatre différents romans hindoustanis sur ce sujet : celui de Nawaz, qui avait reçu du sultan Farrukh Siyar le titre de *kabischwar*[2] « roi des poètes », celui de Jawan (Kazim Ali), intitulé *Sakuntala natak* « le drame de Sakuntala, » et qui a été publié à Calcutta en 1801 en caractères latins, d'après le *Romanized system* du docteur Gilchrist; celui de Gulam Ahmad, intitulé *Faramosch Yad* « Oubli et Souvenir », imprimé à Calcutta en 1849, et dont il a été donné une analyse dans le Journal Asiatique[3] ; enfin celui d'un écrivain guèbre de religion[4].

Telle est encore la légende de Padmawati, célèbre reine du moyen-âge de l'Inde. Elle était fille du roi de Ceylan, et mariée à Ratan, roi de Chitor, qui fut vaincu par Ala uddin en 1303. Selon Jaïci, un des romanciers indiens qui a développé en vers son histoire, elle périt volontairement dans les flammes, à la tête de plusieurs milliers d'autres femmes, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Selon Jatamal, au contraire, autre auteur d'un roman hindi sur le même sujet, Padmawati, bien loin de périr dans les flammes, trompe les chefs de l'armée musulmane, se rend dans leur camp suivie de neuf palanquins qui, pareils au cheval de Troie, renfermaient des guerriers rajpoutes, lesquels font main basse sur les musulmans surpris sans défense.

Deux autres poètes hindoustanis, Ischrat et Ibrat, payent aussi leur tribut, dans des poèmes spéciaux, à l'intrépide héroïne rajpoute.

L'admirable histoire de Krischna, sujet du Bhagavat, reproduit en plusieurs versions hindoustanies, dont une des meilleures, celle de Lalach, a été traduite en français[5], est aussi l'objet des belles compositions de Bhupati, de Krischnadas et surtout de Lal, sous le titre de *Prem Sagar*, un des ouvrages les plus remarquables de la littérature hindie. Le texte de ce dernier ouvrage est entremêlé d'une rédaction archaïque en vers, dont les tirades coupent agréablement le tissu en prose du récit.

[1] *Revue orientale*, 1852.
[2] Voyez t. Ier, p. 209, de mon *Histoire*.
[3] Par M. l'abbé Bertrand, en 1850.
[4] Bomanji Doçabji, dont il a été parlé plus haut.
[5] *Krischna et sa doctrine*, par Th. Pavie.

Enfin, l'histoire de Rama n'a pas été seulement célébrée en sanscrit par Valmiki, mais en hindi par plusieurs poètes, entre autres par Tulcidas, dont le poème, écrit avant 1580, a encore aujourd'hui chez les natifs une vogue plus grande peut-être que n'eut jamais celui de Valmiki. On doit à Kéçavadas le Rama Chandrika, autre Ramayana, dont Jhigan Lal a donné un commentaire; enfin, Suraj Chand et plusieurs autres écrivains hindoustanis ont consacré leur talent poétique à cette grande figure, que le beau travail de Gorresio a fait connaître à l'Europe.

Après ces légendes, fondées sur un point historique embelli par l'imagination, viennent celles qui n'ont pour tout fondement que l'imagination elle-même. On peut ranger, je pense, dans cette catégorie les *Aventures de Kamrup*, légende curieuse, qui a eu en hindoustani plusieurs interprètes, tant en vers qu'en prose. En vers, Tahcin uddin [1], Zaïgam, Arzu, Haçan, Siraj; en prose, Kundan Lal, dont l'ouvrage est intitulé *Dastur-i himmat* «le Modèle de la noble ambition», ou plutôt de *Himmat*, par allusion au nom d'un auteur persan qu'il a pris pour modèle. On sait que cette légende a donné naissance à celle de Sindbad le Marin, qu'on a introduite dans les *Mille et une Nuits*, et à celle de saint Brandain, racontée par Marie de France. Les principales légendes indiennes de fantaisie, sont celles de *Nal o Damayanti*, plus connue en Europe par l'épisode de Nalus du Mahabharata que par les nombreux poèmes hindoustanis dont elle est le sujet. Le plus célèbre de ces romans est celui qui est dû au grand poète hindi Surdas. Viennent ensuite ceux de Mir Ali, du Bengale (*Bangali*), intitulé *Bahar-i ischc* «le Printemps d'amour», et celui de Ahmad Ali publié dernièrement à Lakhnau.

La *Rose de Bakawali*, charmante légende, où l'on trouve les doctrines indiennes encadrées dans celles du Coran, chose commune dans l'Inde et qui constitue une des particularités les plus originales de la littérature indienne moderne. Cette légende, que j'ai fait connaître d'après la rédaction en prose, entremêlée de vers, de Nihal Chand [2], a été traitée en vers par Nacim, professeur actuel au collége d'Agra, sous le titre de *Gulzar-i Nacim* «le Jardin du Zéphyr ou de Nacim»; par un autre poète, qui a mis à sa rédaction le titre chronogrammatique de *Tuhfa-i majlis-i Salatin* «Cadeau fait à la cour des rois,» lequel donne l'année 1151 (1738-39) pour la date de ce poème; et par Rihan, sous le titre de *Khiyaban-i Rihan* «le Lit de basilic» ou «de Rihan». Cette dernière rédaction est beaucoup plus étendue que les autres; elle se compose de quarante chapitres ou

[1] J'en ai publié le texte et la traduction.
[2] *Journal As.*, 1836.

chants, auxquels l'auteur a donné le nom de *Gulguschni* « Procréation de roses ». Le docteur Sprenger [1] a aussi trouvé sur cette même légende, dans le Top-khana de Lakhnau, un manuscrit en dialecte dakhni, écrit en 1035 (1625-26).

Hir [2] et Ranjhan, légende du Panjab dont j'ai lu une rédaction en prose élégante entremêlée de vers hindoustanis et persans par Macbul, poète contemporain, qu'il ne faut pas confondre avec ses homonymes.

Saci et Panun, dont les amours, analogues à celles de Hir et Ranjhan, ont été célébrées en prose par le même Macbul, en vers par Muhabbat, et qui ont eu aussi en persan des interprètes hindous [3].

La légende de Phulban et de son amant Taïla Schah, qui a été exploitée par plusieurs poètes du Décan, et dont une rédaction, celle d'Awari, a une grande célébrité, ainsi que nous l'apprend Muhammad Ibrahim, traducteur dakhni de l'*Anwar-i Suhaïli.*

Gul o Sanaubar « la Rose et le Pin ». Je connais six rédactions de cette légende, qui roule sur deux amants ainsi nommés : celle de Ahmad Ali qui fait partie d'un Khamsa, celle de Nem Chand, de la tribu des kschatriyas, une troisième qui porte le titre donné à d'autres ouvrages de *Gulschan-i Hind*, une quatrième en dialecte dakhni, dont on trouve un exemplaire à la bibliothèque du Nizam [4], une cinquième, publiée à Lakhnau en 1845, et une sixième à Calcutta, en 1847, annoncée comme étant traduite du persan [5].

La légende des Quatre Derviches, dont la rédaction d'Amman, qui porte le titre de *Bag o Bahar*, « le Jardin et le Printemps, » chronogramme de sa date, est le texte choisi pour les examens des aspirants au service civil et militaire de la Compagnie des Indes, a exercé la plume d'autres écrivains indiens : de Tahcin (Ata Huçaïn) entre autres, qui a donné à sa rédaction le titre de *Nau tarz-i murassa'* « Nouvelle rédaction enrichie de joyaux », c'est-à-dire de citations de vers.

Les Aventures du guru Paramartham, célèbres surtout en tamoul, mais qui existent aussi en hindoustani, et qui ont été imprimées à Madras, en 1848, dans cette dernière langue.

Le *Baïtal pachici* et le *Singhaçan battici*, ou « les Vingt-cinq récits du Vampire » et « les Trente-deux récits des Statuettes du trône de Bikram », sont des légendes trop connues pour s'y arrêter.

[1] *Catalogue*, etc., t. Ier, p. 633.
[2] Ce nom rappelle celui de Héro, la maîtresse de Léandre.
[3] *Anderjit Munschi*, *Jont-Prakasch*, etc.
[4] Voyez le tome Ier de mon *Histoire de la littér. hind.*, p. 43.
[5] Cette dernière pourrait bien être la même que celle de Nem Chand.

Dharm Naṛayan, Lallu, Surat et plusieurs autres écrivains hindis les ont exploitées.

Je ne cite que pour mémoire les Contes d'un perroquet, qui sont d'origine sanscrite et dont je connais huit rédactions différentes tant en hindi qu'en urdu et en dakhni[1]; et je rappellerai seulement les titres de *Khawir Schah*[2], de *Lal o Gauhar* et de *Jazb-i ischc* que j'ai traduits en abrégé[3]; de *Mihr o Mah*[4] et de *Mah munauwar*, dont j'ai publié le texte[5].

Outre les romans en vers qui roulent sur des légendes populaires, il y en a beaucoup d'autres dont les héros sont inconnus. Ils fourmillent en hindoustani, et plusieurs ont de la célébrité. Je me bornerai à citer en ce genre l'Histoire de Buland Akhtar, exploitée par Mir Khan; celle de Rizwan Schah, dont je connais deux rédactions; celle de Chandar-badan et de Mahyar, dont je connais aussi plusieurs rédactions[6]; celle de Dilaram et Dilruba, mise entre autres en œuvre par Mati Ram; de Pari Rukh o Mah Sima, sur laquelle Wajih a écrit un masnawi; la légende de *Façana-i ajaïb* « l'Histoire merveilleuse », par Surur de Cawnpour, laquelle a presque égalé la vogue des « Quatre Derviches ».

Il serait fastidieux d'en citer un plus grand nombre. On peut juger de la marche ordinaire de ces romans par la traduction ou l'analyse que j'ai donnée de plusieurs[7]. On y trouve d'abord généralement une description détaillée du héros et de l'héroïne au physique et au moral, puis leurs aventures plus ou moins merveilleuses et plus ou moins compliquées, qui tendent presque toujours à contrecarrer leur union, et enfin leur fidélité réciproque récompensée. Quelquefois, mais rarement, le dénoûment est tragique, comme dans le masnawi de Mir, intitulé « la Flamme de l'amour », ou plutôt « le Fleuve de l'amour[8]; » dans le *'Ijaz-i 'ischc* « Prodige d'amour » de Majruh, et dans celui de *Mihr o Mah*, par Akhi.

Un genre de composition fort usité dans l'Inde, est celui qui

[1] Voyez le tome Ier de mon *Histoire de la littér. hind.*, p. 85.
[2] Outre celui de Aschic dont j'ai donné l'analyse t. II, p. 550 de mon *Histoire*, il y a celui de Rasmi, dont la bibliothèque de l'East-India House possède un magnifique exemplaire en caractères *naskhis*, orné de nombreux et curieux dessins coloriés.
[3] T. II, p. 573 et suiv. de mon *Histoire*.
[4] Outre la rédaction de Akhi, qui a été publiée dans ma Chrestomathie hindoustanie (urdu et dakhni), il y a celle de Salih qui est plus ancienne, ayant été écrite en 1133 (1720-21).
[5] Dans la même Chrest.
[6] Celui de Muquim, dont il y a un exemplaire au Top-khana de Laknau, et celui dont j'ai parlé t. Ier, p. 205, de mon *Histoire*.
[7] La traduction de Kamrup, l'analyse de la Rose de Bakawali, etc.
[8] Voyez-en la traduction t. II, p. 532 et suiv., de mon *Histoire*.

consiste à décrire les phénomènes de la nature dans les diverses saisons de l'année et même mois par mois. C'est ainsi qu'il y a nombre de poèmes intitulés *les Douze mois*, où l'on trouve tantôt une simple description de ces phénomènes, tantôt une description encadrée dans un récit dramatique. On y suppose, par exemple, une femme dont le mari reste absent pendant une année entière. Alors, au milieu des plaintes de la femme délaissée, s'intercale naturellement la description des changements périodiques de la nature. On se rappelle le joli monologue dramatique sur ce sujet dont l'héroïne envoie, chaque mois, en message, à son mari absent, l'oiseau qui fait plus spécialement entendre alors son chant [1]. D'autres poètes étendent ce thème et célèbrent non-seulement les merveilles de la nature, mais les fêtes religieuses et civiles de l'Inde tant hindoue que musulmane. Nous avons en ce genre plusieurs ouvrages que j'ai eu l'occasion de faire connaître [2].

Il y a des poèmes plus spéciaux encore. Ainsi, je puis citer un poème descriptif des fleurs de l'Inde, intitulé : *Phul Charitr* « Histoire des fleurs. »

Il y a dans la littérature musulmane un genre particulier de composition qui n'est pas notre fable, mais une série de fables renfermées dans un cadre et formant une composition unique, d'un but moral et quelquefois philosophique et religieux. Tels sont les ouvrages intitulés : *Kaschfulasrar* [3], *Mantic uttaïr* [4], *Ikhwan ussafa* [5], et plusieurs autres qui ont acquis de la célébrité. L'*Ikhwan ussafa* est populaire dans l'Inde, grâce à l'élégante traduction qu'en a faite Ikram Ali. Là, les animaux viennent tour à tour développer leurs qualités et leur donner même l'avantage sur celles de l'homme. Dieu, il est vrai, nous offre souvent dans les animaux des modèles à suivre, et c'est ainsi que le fabuliste Gay a dit :

The daily labours of the bee
Awake my soul to industry
Who can observe the careful ant
And not provide for future want?
My dog the trustiest of his kind
With gratitude inflames my mind....

[1] Voyez « Analyse d'un monologue dramatique indien. » (*Journal As.*, 1850.)
[2] Entre autres le *Barah maça* de Jawan Voyez t. II, p. 473 et suiv. de mon *Histoire*.
[3] Par Mucaddéci, publié sous le titre de *les Oiseaux et les Fleurs*.
[4] *Le Langage des oiseaux*, par Farid uddin Attar.
[5] Je ne parle ici que de la partie allégorique de cet ouvrage, sur lequel on peut consulter le tome IX des *Notices et Extraits des manuscrits*, p. 397 ; le *Journal des Savants*, 1817, p. 685, et le *Journal de la Société asiatique de Calcutta*, nos de juin et d'août 1848.

In constancy and nuptial love
I learn my duty from the dove.....
And ev'ry fowl that flies at large
Instructs me in a parent's charge[1].

Ce genre de composition n'exclut pas le véritable apologue. Le plus célèbre en ce genre, le *Pancha tantra,* « les Cinq chapitres », d'origine sanscrite, a été reproduit en hindoustani ; plusieurs des fables qui le composent ont pénétré en Europe sous toutes les formes et dans toutes les langues, et notre immortel La Fontaine en a popularisé chez nous les principaux sujets.

Les Indiens ont conservé le goût de leurs ancêtres pour le drame ; mais ce n'est cependant que dans les grandes occasions qu'ils ont des représentations dramatiques. Ainsi, dernièrement, la légende de Yuçuf et Zalikha, arrangée en drame, a été représentée à Calcutta dans la maison d'un riche musulman[2]. Souvent, ce sont des mystères qui sont représentés à la fête de Huçaïn dite du *Taaziya* (deuil), pendant les dix premiers jours du mois de muharram. Les principaux de ces mystères sont la mort de Mahomet, celle de Haçan et surtout celle de Huçaïn, dont les diverses péripéties forment plusieurs pièces distinctes. Quant aux Hindous, c'est à la fête du *holi*, qui est leur carnaval, qu'ils ont ces représentations. Ils nomment *swang* (mimologie), les pièces qu'ils jouent à cette occasion. Elles sont souvent débitées, *ex tempore*, à peu près comme nos proverbes de société. Le langage qu'on y emploie est généralement de mauvais goût et même grossier. Cependant, ces pièces ont quelquefois les mêmes sujets que les anciens drames sanscrits. Rag Sagar cite par exemple, en ce genre, le *Hanuman natak*, qui est évidemment calqué sur le drame sanscrit traduit par Wilson.

J'ai considéré plus haut, avec juste raison, le tazkira comme un genre de composition particulier à l'Orient musulman. Il y en a un autre dont je ne veux pas oublier de parler, c'est l'*inscha*, expression qui signifie à la lettre « rédaction », et par laquelle on entend un « Manuel épistolaire » ou plutôt une collection de modèles de lettres écrites par un même auteur, une sorte d'amplification épistolaire de rhétorique. Les inschas hindoustanis les plus connus sont ceux de Faïz, l'auteur d'une traduction du Pand nama de Farid uddin Attar[3], de Khalic (Karamat ullah), de Nizam uddin (de Pounah), écrivain contemporain, auteur d'une traduction des fables

[1] The Shepherd and the Philosopher.
[2] Lettre particulière de M. A. Grote, secrétaire de la Société asiatique du Bengale.
[3] *Inscha-é Faïz*, imprimé à Cawnpour en 1850.

d'Esope; de Chironji Lal, autre écrivain contemporain, dont l'inscha a été imprimé à Agra [1], de Yuçuf Dakhni, écrivain du Décan, ainsi que son surnom l'annonce. Enfin, l'*Inscha-é Harkaran* (Herkern), qui a une grande célébrité en persan, a été traduit en hindoustani.

L'hindoustani offre, quant à la linguistique, des travaux que peuvent consulter avec fruit ceux qui cultivent les langues savantes de l'Asie. Je me bornerai à citer en ce genre une grammaire sanscrite en urdu intitulée : *Miftah ul lugat* « la Clef de la langue (sanscrite) » ; la traduction de la grammaire sanscrite originale intitulée : *Laghu Kaumudi*, publiée à Bénarès en 1849 ; le *Masdar ulafazil* « le Capital des savants », dictionnaire persan et arabe traduit en hindoustani, dont le duc de Sussex avait dans sa magnifique bibliothèque un exemplaire qui a passé dans celle de M. Bland ; le *Lugat-i urdu*, autre dictionnaire des mots arabes et persans traduits en urdu ; le *Masdar faiyaz* « le Capital abondant », grammaire persane en hindoustani par Mazir uddin ; le *Mizan-i farsi* « Prosodie persane » en urdu ; le *Mazahir-i nahv* « Démonstration grammaticale », c'est-à-dire grammaire arabe en urdu. Un dictionnaire des mots urdus, avec des citations empruntées aux poètes. Le *Lugat ussaïd*, dictionnaire urdu ; un autre dictionnaire urdu, en urdu, imprimé à Agra en 1851. Plusieurs grammaires urdues dont une par Sabhayi, auteur d'autres ouvrages de philologie ; le *Bhascha Pingala*, traité de prosodie hindie [2].

Subsidiairement, je mentionnerai les grammaires anglaises en hindoustani de Ram Krischn et d'autres auteurs.

L'histoire, qui n'existe en sanscrit que d'une manière romanesque, se fait jour à travers la littérature moderne de l'Inde, mais elle n'y occupe qu'un angle modeste, quoiqu'on y trouve, à la vérité, quelques chroniques en vers hindis qui offrent des données précieuses qu'on chercherait en vain ailleurs.

J'ai eu antérieurement l'occasion de mentionner, en fait de poèmes historiques, ceux de Chand, qui est à la fois l'Homère et le Thucydide du Rajpoutana, le *Chatra prakasch*, c'est-à-dire l'histoire de Chatra Sal, roi de Bandelkand, par Lal Kavi ; le *Gopa chaka katha*, ou « l'Histoire de Gualior », et quelques autres. Aujourd'hui, je puis citer, de plus, le *Raj vilas*, « le Divertissement royal », par Man Kabischwar, le poète de Rama Raj Singh, roi de Méwar, l'adversaire d'Aurangzeb [3]; le *Hamir raca*, « Histoire de Hamira, roi de

[1] Sous le titre de *Inscha-é urdu*.

[2] Cet ouvrage est cité par Rag Sagar, et je crois qu'il en existe un manuscrit à la bibliothèque de l'*East India House*.

[3] Mis à contribution par Tod, dans les « Annals of Rajasthan. »

Chitor»; le *Harichandra Lilâ* « Histoire du raja Harichandra »; le *Suruj Prakasch*, « Histoire de la dynastie solaire », par Karna, habile poète et bon guerrier. Cette chronique, en vers, n'est en réalité que l'histoire d'Abhaï Singh, roi de Marwar, qui a régné de 1724 à 1728, mais elle est précédée, comme introduction, d'un coup d'œil sur l'histoire des Rahtores, lesquels se rattachent à la dynastie solaire. Le *Garb chintamani* « l'Orgueilleux d'esprit », poème bhascha sur Karan, célèbre roi du Guzarate, vaincu par le sultan pathan Ala uddin Muhammad Schah Sikandar Sani, c'est-à-dire second Alexandre, à la fin du XVI[e] siècle de notre ère. Le *Raja battana*, « Histoire du Méwar », par Rinchorbat [1], le *Rischabha Charitra*, « Histoire de Rischabha, un des principaux saints jaïns [2], le *Vansaculi*, « Livre de généalogie », par Bakuta [3], le *Kalpa druma*, « l'Arbre de Kalpa [4] », sorte de journal historique par Jaï Singh [5], etc.

C'est, en effet, aux écrivains hindis que nous devons presque entièrement le peu de monuments historiques qu'on rencontre en hindoustani. Ils ont même écrit sur des sujets musulmans : ainsi, on trouve une histoire de Muhammad Schah (*Pothi Muhammad Schah*) par Harinath [6].

Dans le dialecte urdu, on ne trouve guère, en ce genre, que des traductions ou des compilations. Toutefois, on distingue quelques écrits qui ont un intérêt propre. Outre ceux dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, je mentionnerai ici les intéressantes monographies de Dehli [7] et d'Agra [8], le *Calcutta nama*, ouvrage analogue sur Calcutta, si ce n'est qu'il est en vers, l'*Ali nama*, « Histoire d'Ali-A'dil Schah », par Nusrati, les Annales de Gurkha, province du Népal, dont les souverains ont étendu leur domaine sur tout le Népal, un poème sur la destruction de Somnath Patan [9], une histoire de l'établissement des Anglais au Bengale, par Nûr Muhammad, l'histoire de la dynastie Scindia par Dharam Narayan, etc. Il y a aussi en hindoustani des mémoires intéressants, outre ceux de Timour, de Baber, d'Akbar et de Jahanguir, qui sont traduits ou imités du persan, tels que ceux de Pitambar Singh, de Mohan Lal, de Ali Hazin et quelques autres.

Au surplus, les Orientaux sont loin d'avoir pour l'histoire la

[1] Mentionné dans Tod, « Annals of Rajasthan. »
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.*
[6] Voyez t. I[er], p. 218 de mon *Hist. de la littér. hind.*
[7] C'est l'*Açar ussanadid* cité plusieurs fois.
[8] *History of Agra.*
[9] Tod, Travels, p. 321.

considération que nous lui accordons. C'est ainsi qu'un historien moderne de l'Inde a pris pour épigraphe de son livre un vers de Hafiz dont voici la traduction :

« Entretiens-nous du musicien et du vin, mais ne t'occupe pas des secrets des choses du temps, car nul, quelque intelligent qu'il puisse être, n'a découvert et ne découvrira jamais ces obscurités. »

En fait de voyages, je citerai celui de Yuçuf Khan, de Lakhnau, en France et en Angleterre en 1837-38, publié récemment à Dehli, mais dont je n'ai pas encore reçu d'exemplaire et dont je ne puis ainsi parler que par ouï dire. On m'assure qu'il ne manque pas d'intérêt : il rappelle celui d'I'tiçam uddin, qui a été traduit en hindoustani, et celui du schaïkh Refaa' dont on regrette qu'il n'ait pas été donné une traduction française. L'auteur du voyage dont je parle a aussi écrit des poésies urdues. Il est Pathan de naissance, derviche ou plutôt sofi, et porte le surnom de *Kamal posch*, c'est-à-dire « vêtu du kamal ou manteau des derviches ».

La philosophie religieuse, tant hindoue que musulmane, par laquelle j'aurais dû régulièrement commencer ma revue, nous offre une suite aussi nombreuse qu'intéressante. Les ouvrages des kabir panthis, des sikhs, des jaïns et des sectes variées des waïschnavas, sont les principaux de la catégorie hindoue. Par extraordinaire, il y a quelques ouvrages saïvas; par exemple le *Mahadéva charitra* « Histoire de Siva », le *Siva Lilamritam* « l'Ambroisie des jeux de Siva », le *Gaura Mangal* « le Mariage de Siva avec Gaura Parwati », etc.

Quant à la philosophie religieuse des musulmans, c'est-à-dire à leur théologie, elle est représentée en hindoustani par des traités sur leur religion ou des ouvrages ascétiques, des développements poétiques de leur croyance, des poèmes sur Mahomet, sur Fatime, sur les imams Haçan et Huçaïn, et même sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et la vierge Marie, que les musulmans anti-trinitaires ont soin de mettre toujours ensemble et sur la même ligne.

Quoiqu'il y ait beaucoup de schiites dans l'Inde, je remarque que la plupart des ouvrages de théologie musulmane hindoustanis sont écrits par des sunnites. Il y en a cependant aussi qui sont dus à des schiites, mais les plus curieux de ces traités sont ceux des sectes musulmanes particulières à l'Inde, telles que celles des *saïyid ahmadis* ou « wahabites indiens », et des *roschanayis* ou « illuminés », et leurs réfutations.

La jurisprudence se rattache à la religion, tant chez les Hindous que chez les musulmans. Chez eux, la loi civile se confond tout à fait avec la loi religieuse. En ce genre, la littérature hindoustanie

offre quelques ouvrages utiles à consulter, mais qui ne sont en général que des traductions.

Les sciences et les arts ne présentent rien qui mérite une mention spéciale : les ouvrages en ce genre sont presque tous modernes et rédigés d'après l'anglais. Toutefois, ces compilations ou traductions sont utiles aux natifs à qui elles sont destinées, et il y en a de tout genre propres à mettre les Indiens au courant de nos connaissances et même des découvertes les plus récentes.

Parmi les traités originaux, on en trouve sur l'architecture et la sculpture ; sur « la médecine des jardins », c'est-à-dire sur le traitement médical par les simples, entre autres sur le médicament nommé *chob chini* (smilax de Chine) ; sur l'art de dresser et d'élever le faucon pour la chasse, traité analogue à celui que M. de Hammer a fait connaître ; sur l'art vétérinaire, sur le poids et la valeur des perles[1], sur le jeu des échecs, sur l'interprétation des songes, et même sur l'art culinaire.

Une des branches les plus importantes de la littérature indienne, ce sont les traductions des langues de l'Orient. Elles peuvent en effet rendre de grands services pour l'intelligence des textes anciens et difficiles, sanscrits, persans et arabes, car elles en représentent fidèlement le génie étant écrites au milieu des mêmes scènes de la nature, des mêmes mœurs et des mêmes usages. J'ai eu l'occasion d'en citer déjà un bon nombre que je ne rappellerai pas ici.

Je ne connais pas de traduction hindoustanie des Védas ; toutefois, on en a annoncé une qui devait accompagner une édition complète donnée dans l'Inde des livres sacrés des Hindous. Quant au Coran, il y en a plusieurs traductions qui se distinguent par une scrupuleuse exactitude.

Saïyid Ahmad, dans son *Açar ussanadid*, signale celles d'Abd ulcadir et de Rafi'uddin. La plupart sont accompagnées de notes marginales et de commentaires. Il y en a une qui a été publiée à Dehli dans un grand esprit de tolérance, car on y trouve à la fois les explications sunnites ou des orthodoxes, et les explications schiites ou des dissidents. Il y a même une explication du Coran, en vers, par Aschraf. Je ferai observer, en passant, qu'à l'exemple des Persans, les musulmans de l'Inde ne réprouvent pas, comme les Turcs, les traductions en langue vulgaire de leur livre sacré, et que les dames indiennes lisent le Coran le vendredi, comme les Anglaises lisent la Bible le dimanche. Au surplus, elles sont généralement plus instruites que les femmes turques, renommées surtout par leur beauté.

[1] *Riçala-i Moti*, lithographié à Haïderabad en 1251 (1835-36).

En fait de traductions du sanscrit, je puis mentionner : le Mahabharata, l'Hitopadesa, le Tarka Sangraha, ouvrage de philosophie indienne écrit en sanscrit par Aunam Bhatter[1].

Les drames indiens, c'est-à-dire, je pense, les principaux drames traduits par Wilson, *Sanscrit natak*. Dehli, 1845.

Le Mahimna Stotra, traduit du sanscrit par Samara Singh, quoique ce soit un ouvrage siviste, etc.

On préparait à Dehli, en 1845, une traduction du Raghuvansa, poëme attribué à Kalidas sur la race de Raghu ; du Ramayana d'Adyatma, et d'autres traductions du sanscrit, mais j'ignore si elles ont vu le jour.

Accessoirement au sanscrit, je dois mentionner quelques traductions des langues modernes de l'Inde, du tamoul, du bengali, du mahratte. En cette dernière langue, il y a entre autres le *Satya Nirupan* « Essai sur la vérité, » ouvrage qui a une certaine célébrité.

Quant aux traductions de l'arabe, les principales sont celles de l'Histoire d'Abulféda, par Karim et Irci ; d'Ibn Khallican, par Subhan Bakhsch ; de l'*Ikhwan ussafa*, dont il a été parlé plus haut ; du *Mischkat scharif* « la Lampe excellente », célèbre ouvrage de jurisprudence ; de l'*Adab ulcazi* « le Devoir du juge », autre ouvrage de jurisprudence, également célèbre, par Cuduri, traduit sur l'abrégé (mukhtaçar).

On avait entrepris à Dehli une traduction littérale des Séances de Hariri ; mais la même raison qui m'a fait renoncer à poursuivre ma traduction française, a déterminé les traducteurs indiens à renoncer à la leur, c'est-à-dire l'impossibilité de reproduire les jeux de mots et les allitérations qui font, en arabe, le principal mérite de ce livre.

Les *Mille et une Nuits*, un des ouvrages capitaux de la littérature arabe, ont eu en hindoustani non-seulement des interprètes musulmans, mais hindous. En fait de musulmans, je puis mentionner le maulawi Haçan Ali Khan de Kachmyr, écrivain contemporain, actuellement professeur au collége de Dehli, et auteur de plusieurs autres traductions ; et Schams uddin Ahmad, qui a publié à Madras la traduction des deux cents premières nuits, d'après la première édition de Calcutta, qu'on a reproduite en lithographie, et qui diffère essentiellement de celle de Habicht et de Fleischer. En fait d'Hindous, je mentionnerai Nacim Daya Sankara[2], dont la traduction a été lithographiée à Lakhnau en 1244 (1828-29), en trois volumes in-8°. Enfin, on a récemment imprimé à Dehli cinquante nuits

[1] Cet ouvrage a été imprimé à Bénarès, en 1852, par les soins du savant indianiste Ballantyne, neveu de feu mon excellent ami le capitaine J. Michael. Ce volume contient à la fois le texte sanscrit, la version hindie et une traduction anglaise.

[2] On doit au même écrivain un poëme sur la légende de Bakawali.

traduites de l'arabe en urdu, ainsi qu'un choix de contes tirés de cet ouvrage. On a aussi publié à part le conte de « Ganim, le fils du marchand[1]. »

La société pour la propagation des connaissances utiles chez les indigènes, au moyen de traductions en langue indienne usuelle (Vernacular translation Society), avait annoncé une traduction de la Géographie d'Abulféda, de l'Histoire des Mongols de Raschid uddin, de l'Histoire ancienne et de l'Histoire des Bérébères d'Ibn Khaldoun et d'autres célèbres ouvrages, mais je crois que ces traductions n'ont jamais vu le jour.

Les traductions du persan sont les plus nombreuses. Je puis mentionner en ce genre plusieurs versions du plus connu des ouvrages persans, c'est-à-dire du Gulistan, versions dont quelques-unes sont imprimées et ont plusieurs éditions. La traduction du Bostan de Saadi, par Mugal, laquelle peut éclaircir bien des passages obscurs du texte; la traduction abrégée du célèbre poème légendaire du Schah nama en vers, par Munschi[2], en prose, une par Muhammad Ali Tirmizi, et une autre par Surur sous le titre de *Surur-i sultani* « la Joie royale », par allusion au nom de l'auteur; la traduction particulière de l'épisode de Sohrab par Kazim; des versions du fameux poème de Jalal uddin Rumi, nommé « l'Excellent masnawi » *Masnawi scharif*[3]; du Pand nama d'Attar et de Saadi; du *Mantic uttaïr*; du *Husn o 'ischc*; de l'*Izhar-Danisch*, traduit par Dost du *Bahar-Danisch*; de l'Histoire du Kachmyr de Muhammad Azam, traduite par Scharafat, et qui a eu plusieurs éditions, de l'Histoire de Tabari par Ja'far Schah et de beaucoup d'autres ouvrages.

A leur tour, quelques compositions indiennes ont été honorées d'une traduction orientale. Ainsi, le Satsaï de Bihari a été traduit en sanscrit; le célèbre *Bag o Bahar*, en arménien; le *Rag darsan* « le Miroir des rags[4] » en persan, et plusieurs ouvrages urdus contemporains ont été traduits dans cette même langue, qui est le latin de l'Inde moderne. Tels sont entre autres le *Dharam Singh ka Quissa*[5] et le *Surajpur ki Kahani*, contes moraux traduits en persan, le premier sous

[1] Voyez la traduction dans Lane, *Alf laïla*, t. I, p. 487 et suiv.

[2] Sous le titre de : *Khusrawan-i 'Ajam*, « les rois de Perse. »

[3] Il y en a une traduction complète signalée par Karim et qui est due à Nischat, et une autre, abrégée par Schah Musta'an, et qui a été imprimée à Calcutta en 1845. Elles sont toutes les deux en vers.

[4] Cet ouvrage, qui fut compilé par ordre de Man Singh, roi de Gualior, et qui est sans doute une description poétique des rags, plutôt qu'un traité *ex professo* sur la musique indienne, a été traduit en persan par Faquir ullah. W. Ouseley, Oriental collect., t. III, p. 75.

[5] Il est dû à Sri Lal, écrivain vivant, auteur de plusieurs autres ouvrages.

le titre de *Quissa Sadic Khan*, et le second sous celui de *Quissa Schams-abad.*

Aux traductions hindoustanies des langues de l'Orient viennent s'ajouter des traductions sans nombre de l'anglais, tribut littéraire payé aux nouveaux maîtres de l'Inde, et même du français, comme, par exemple, la traduction du Catéchisme historique de Fleury, due à des missionnaires catholiques, et celle de la Grammaire arabe de notre éminent orientaliste de Sacy, qu'on préparait pour la presse à Dehli, il y a quelques années. Mais c'est surtout à travers l'anglais que des ouvrages français ont été traduits en hindoustani, et plusieurs de nos savants, tels que Elie de Beaumont [1] et Sturm [2], par exemple, ignorent qu'on lit à Dehli et à Agra leurs ouvrages sous ce costume exotique.

On ne saurait contester l'utilité de ces traductions, destinées à enseigner aux populations de l'Inde nos sciences et nos arts, notre histoire ancienne et moderne, celle de la Grèce et de Rome, et même quelques compositions célèbres, telles que Rasselas, le Cazilbasch, le Vicaire de Wakefield, Robinson Crusoé, les Voyages de Bunyan, l'*Economy of human life*, etc. Ce qu'elles ont de plus important, c'est de faire connaître la religion chrétienne, arbre vivifiant qui, de la Judée, a répandu son ombre sur le monde entier. Des traductions qui concernent la religion chrétienne, les unes exposent simplement nos doctrines et reproduisent sous toutes les formes nos livres saints ; les autres abordent la polémique spécialement à l'égard des musulmans, dont les préjugés contre le christianisme sont surtout très prononcés.

Une des publications les plus intéressantes en ce genre, c'est une édition du Coran faite à Ilahabad, en 1844, par des missionnaires américains presbytériens. Elle est précédée d'une préface, dans laquelle sont réfutées les erreurs des mahométans et sont résolues toutes leurs objections contre la religion chrétienne ; et elle est accompagnée d'un commentaire opposé au Coran, à peu près comme l'a fait Maracci. Au reste, cette voie avait déjà été ouverte dans l'Inde par le missionnaire protestant Benj. Schultz, et sa *Compendiosa Alcorani refutatio, indicè*, a été publiée à Halle dès 1744.

Parmi les traductions religieuses, figure celle de la liturgie anglicane, qui n'a pas été traduite en hindoustani dans le seul but de la faire connaître aux Indiens, comme ce fut le cas pour la traduction française qui en fut publiée sous le règne de Charles II ; mais c'est qu'à Calcutta, et sans doute dans d'autres villes indiennes, on a établi

[1] Treatise on Geology, etc.
[2] Sturm's Reflections, translated into urdu.

des chapelles pour les Indiens convertis ou à convertir, dans lesquelles on fait le service divin en hindoustani selon la liturgie anglicane, comme on le fait à Londres et à Jérusalem en hébreu, en faveur des Juifs qui sont dans la même position. On a même rédigé des cantiques hindoustanis sur des mètres anglais, et on les chante sur les mêmes airs qui sont usités à Saint-Paul et à Westminster-Abbey, à peu près comme les luthériens de Paris ont adapté des paroles françaises à leurs airs allemands.

Jusqu'en ces derniers temps, les publications indiennes étaient généralement manuscrites, car l'imprimerie n'avait eu que très peu de succès dans l'Inde. On en trouvait les caractères lourds et sans élégance ; ils ne pouvaient surtout représenter que très imparfaitement le caractère persan (nastalic), usité pour les manuscrits soignés, et nullement le caractère cursif (schikasta), pas plus que celui des titres et les embellissements de la calligraphie orientale. Heureusement, la lithographie a aplani les difficultés, et elle a été adoptée avec empressement par les natifs. La première presse lithographique de Dehli n'a été établie qu'en 1837, et déjà il en existait trente-quatre en 1852 dans les villes des provinces nord-ouest. Il s'en est aussi établi dans presque toutes les villes du nord et dans les principales villes de l'Inde entière. On en compte, par exemple, vingt-trois dans les seules villes de Lakhnau et de Cawnpour, et les ouvrages lithographiés pendant ces dernières années, dans ces deux villes, s'élèvent à sept cents [1], dont quelques-uns ont eu jusqu'à dix éditions. Une seule liste, donnée dans le numéro du 1er juin 1855, de l'*Agra Government Gazette*, accuse près de deux cents articles hindoustanis, sans compter les cartes et les dessins lithographiés, et quoique la plupart de ces ouvrages ne soient que des livres élémentaires sur la littérature, les sciences et les arts destinés aux natifs et qu'ils n'aient ainsi que peu d'intérêt pour nous, on en distingue cependant un bon nombre dont l'Europe savante pourrait tirer parti, tels que l'abrégé de l'*Anwar-i Suhaïli* et du *Gulistan*, par Karim uddin, le *Safar nama*, relation des voyages dans le Panjab, le Kachmyr, le Sindh, une partie du Décan, le Khandeisch, le Malwa et le Rajpoutana, par Amin Chand ; le *Chando dipika*, « Traité de la prosodie hindie », inconnue jusqu'ici en Europe, etc.

Une association digne d'éloges a fortement contribué à répandre parmi les natifs l'instruction littéraire et aussi l'emploi de la lithographie. C'est le *Vernacular translation Society*, qui a eu, dans

[1] La raison pour laquelle je mets ensemble les lithographies de ces deux villes et leurs publications, c'est qu'en 1849 il fut défendu de rien imprimer à Lakhnau par suite de l'impression d'un ouvrage qui avait déplu au roi d'Aoude. Les imprimeurs transportèrent alors leurs presses à Cawnpour, et il y a ainsi une sorte de communauté typographique entre ces deux villes. Sprenger, A Cat. p. VI.

l'origine, pour secrétaire notre compatriote M. Boutros, alors principal du collége des natifs de Dehli. Elle a rendu, en effet, de grands services aux Indiens en leur donnant accès, par de bonnes traductions dans leurs langues usuelles, aux chefs-d'œuvre de la littérature sanscrite, persane et arabe, en même temps qu'aux ouvrages anglais d'une utilité reconnue.

L'imprimerie m'amène naturellement à parler d'une sorte de littérature longtemps inconnue à l'Orient, et qui a, néanmoins, acquis dans l'Inde un développement remarquable. Je veux parler de la presse, dont l'empire s'étend de plus en plus partout et commence à dominer même l'insouciant Indien. Je connais plus de cinquante différents journaux hindoustanis. A Calcutta, il y avait, il y a quelques années, seize journaux *publiés par les natifs*, c'est à savoir cinq en persan ou en hindoustani, neuf en bengali et deux en anglais [1]. Pendant quelque temps, le maulawi Nacir uddin avait publié le *Martanda* à cinq colonnes et en cinq langues : hindie, hindoustanie, bengalie, persane et anglaise [2], et on a annoncé dernièrement un journal spécialement adressé aux femmes, rédigé en langue usuelle (*vernacular*). A Bombay, il y a trois ou quatre journaux hindoustanis [3] destinés à la population indienne en général, et deux uniquement aux musulmans, sans compter quatre autres journaux rédigés en guzarati pour les Parsis, et deux en mahratte pour les Hindous qui se servent de cet idiome. A Madras, il y a aussi plusieurs journaux hindoustanis [4], et le nombre en est plus grand encore à Dehli, à Agra, à Lahore, à Bénarès, à Lakhnau [5]. Il y en a aussi à Sérampore, à Kidderpore, à Mirzapore, à Bhartpore, à Multan, à Bareilly, à Indore [6], etc. Si ces journaux parvenaient en Europe, on trouverait sans doute à y puiser des renseignements intéressants, dignes d'être reproduits dans nos journaux, et on pourrait leur appliquer ces mots d'Horace :

. . . . alterius sic
Altera poscit opem res et conjurat amicè.

GARCIN DE TASSY,
Membre de l'Institut.

[1] Wilson, Athen. du 23 déc. 1848.
[2] En 1846.
[3] Le *Mambaï ka harkara*, « Courrier de Bombay », le *Akhbar daftar jazira-i Bombay*, « Cahier des nouvelles de l'île de Bombay », le *Taza bahar*, « le Frais Printemps », etc.
[4] Le *Mirat ulakhbar*, « le Miroir des nouvelles », le *Cacid-i Madras*, « le Courrier de Madras », etc.
[5] Report of the Society for the promotion of vernacular education 1845, by Dr A. Sprenger.
[6] Voyez le Tableau statistique de ces journaux dans le « Friend of India », n° de mars 1853.

Paris.—Imprimerie de DUBUISSON et Ce, spéciale et en commun pour les Journaux, rue Coq-Héron, 5.

